

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois):
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 35 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

■ Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. ■ (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 67-44, 67-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

APRÈS LA FORMIDABLE ATTAQUE DE DIMANCHE DERNIER



EN OBSERVATION DANS UN POSTE AVANCÉ



LES RUINES DE BÉTHINCOURT



L'ÉGLISE DE BÉTHINCOURT



SECTION DE MITRAILLEURS ALLANT PRENDRE POSITION



L'AVION ABATTU PAR LE SOUS-LT BOILLLOT

Pour opérer un utile redressement de notre front, nous avons volontairement évacué le village de Béthincourt, ainsi qu'il était préintendu par notre haut commandement, instruit de la violente offensive de dimanche dernier. Notre ligne ainsi établie, nous avons attendu l'adversaire de pied ferme, et si son attaque fut l'une des plus fortes depuis cinquante jours, c'est peut-être celle qui a été le mieux châtiée.

La neutralité de la Hollande

Nous avons quelque peine à nous expliquer les nouvelles qui arrivent de Hollande : le gouvernement de La Haye a décidé toute une série de mesures militaires ; on se demande pour quelles raisons et contre quels ennemis éventuels. Les ministres, interrogés au Parlement, s'obstinent à se taire ou répondent par des énigmes d'oracles. Que signifie cette agitation ?

Les faits, d'abord. Au début de la semaine dernière, la Hollande annonçait la suppression des permissions pour tous les soldats et matelots ; les hommes en congé étaient rappelés, et l'on parlait même (ceci n'a pas été confirmé) d'un commencement de réquisition des wagons de marchandises. Puis, des vapeurs de la Compagnie néerlandaise-américaine ont été requis par le gouvernement ; enfin, un projet de loi a été déposé, tendant à autoriser l'appel de la classe 1917. En somme, la consigne est aux préparatifs sur terre et sur mer.

La Hollande tient à sa neutralité ; cette attitude, à la fois politique et commerciale, comporte des inconvénients aussi bien que des bénéfices ; le problème est de poser les uns en face des autres et de tirer de la situation le maximum d'avantages pour le pays. La distinction entre les procédés et les intentions des deux groupes belligérants n'est pas, pour un Etat neutre dans la position de la Hollande, de celles qui s'imposent lumineusement, du premier coup ; à la longue seulement, ces gens pondérés et froids discernent que l'ambition politique est inséparable chez les Allemands de l'expansion commerciale et que la frontière nationale la plus sensible, c'est celle de l'Est.

L'Allemagne, à mesure qu'elle se voit mieux déconverte, renforce sa propagande chez les neutres. En Hollande, elle l'appuie sur des calomnies, dont nous trouvons l'aveu dans un récent numéro de l'officieux *Lokal Anzeiger*. Elle voudrait persuader aux Hollandais que leur neutralité est menacée par les Alliés, qu'un plan anglais est prévu pour un débarquement dans les îles qui bordent le Zuiderzée, et, comme conclusion, insinue que la protection d'une armée allemande ne serait pas inutile pour sauvegarder la neutralité compromise ! L'intérêt allemand, si cette combinaison était agréée à La Haye, serait de consolider l'occupation et, au besoin, de faciliter l'évacuation de la Belgique ; mais cela ne se chuchote qu'à Berlin.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce que jamais l'Entente n'a songé à violer une neutralité ; elle laisse cette méthode aux incendiaires de Louvain et aux bombardiers de Rotterdam. Mais elle se préoccupe d'entraver les ravitaillements de ses adversaires, dont une grande partie passe par la Hollande. Les Allemands ont gardé dans ce pays, à Rotterdam en particulier, de fortes alliances économiques. Des négociants hollandais demeurent leurs intermédiaires, malgré l'intervention du trust qui, d'accord avec les Alliés, s'attache à ne laisser passer que les provisions de la Hollande elle-même ; plusieurs de ces correspondants obstinés viennent d'être condamnés à l'amende.

Le gouvernement sera-t-il plus indulgent aux intérêts immédiats des marchands ? Verra-t-il de plus haut et jugera-t-il que l'aide indirecte aux Allemands est une imprudence dont pourrait palir demain la Hollande, devenue plus dépendante de ses voisins de l'Est ? Telle est la question posée. Les décisions militaires prises ne sont qu'une ébauche de solution ; elles indiquent, crayons-nous, le dessein du gouvernement d'intervenir plus activement, par des paquebots à lui, dans le contrôle des importations, et d'opposer aux invites allemandes, le cas échéant, la preuve qu'il saura défendre lui-même son territoire.

Il veut être plus fort pour causer avec les uns et les autres ; mais il ne se méfie plus également de tous ; l'impérieuse affection de l'Allemagne est un cadeau contre lequel les neutres se prémunissent. La Hollande, certaine qu'une torpille germanique, marque Swarlskopf, a coulé la *Tubantia*, s'avise que ses plus gros acheteurs ne sont pas ses meilleurs amis ; cependant qu'elle s'arme, elle réfléchit que, tous comptes alignés, la liberté de demain vaut plus que le profit d'aujourd'hui.

Henri Lorin,
Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

De tout temps les Turcs ont massacré les Arméniens ; mais six cent mille Arméniens massacrés depuis le début de la guerre européenne, jamais les massacreurs n'avaient inscrit un tel chiffre à leur tableau d'atrocités !

Faut-il croire, comme l'a dit M. Painlevé au cours de la belle cérémonie de protestation en faveur des Arméniens qui eut lieu dimanche à la Sorbonne, et comme l'a répété après lui l'abbé Wetterlé, qu'à la cruauté ottomane est venue se superposer la méthode allemande ? Que si les Turcs ont fait mieux, c'est-à-dire pire, c'est sous l'impulsion et la direction des nouveaux maîtres que, dans leur folie, ils se sont donnés ?

On serait tenté de l'admettre. Mais, jadis, un Turc m'a ingénument livré une explication de ces crimes qui a beaucoup de chances d'être vraie :

— Vous comprenez, me dit-il paisiblement, les Arméniens sont beaucoup d'enfants, et les Ottomans de moins en moins. De plus, ils sont très intelligents. Quand, dans une même école, il y a de petits Arméniens et de petits Turcs, les premiers sont toujours à la tête de leur classe, et les petits Turcs à la queue. Si donc on laissait aller les choses, il viendrait un moment où les Arméniens seraient tout et feraient tout en Asie Mineure, noyant les Turcs sous leur nombre et les dominant, par surcroît, en raison de leur valeur intellectuelle... Alors, il faut en tuer beaucoup, de temps en temps. C'est la seule manière de rétablir l'équilibre !

C'est bien simple, comme vous voyez. Les Turcs avaient depuis longtemps institué le système. Mais la guerre européenne empêchant les puissances civilisées — dont l'Allemagne n'est pas — d'intervenir en faveur des Arméniens, ils se sont empressés de l'appliquer en grand. Et l'Allemagne, leur alliée, les regarde avec indulgence : ayant massacré les Belges, elle n'a aucun droit de leur rien reprocher.

Pierre Mille.

Chaque année, le président de la République offre un magnifique chronomètre à l'élève sorti premier de l'Ecole navale ; et un concours est ouvert entre les meilleurs horlogers parisiens pour la fourniture de cet instrument précieux.

Or, depuis l'initiative qu'ont prise nos législateurs en réformant l'heure, ne serait-il pas logique d'octroyer aux députés le privilège de « régler » le fameux chronomètre ?

Il y a, par malheur, un « seulement »... L'élève sorti premier de l'Ecole navale aurait-il grande confiance dans cet instrument de précision confié aux parlementaires ?

Parlementer et préciser font souvent deux !

On s'aperçut un jour, dans une formation sanitaire de la zone des armées, qu'il manquait quelques-uns des précieux papiers indispensables à la bonne marche du service. Incontinent, on rédigea une demande, dûment signée du chef responsable, et l'on chargea un sous-officier d'aller la présenter au ministère, à Paris.

Le sous-officier se rendit au bureau compétent, où on le reçut avec beaucoup de bonne grâce. Mais un fonctionnaire attentif s'aperçut que la demande n'était point revêtue de tous les cachets réglementaires : impossible, dans ces conditions, de délivrer les papiers réclamés. Le sous-officier dut reprendre le train les mains vides. Il en sera quitte pour un nouveau voyage à Paris, avec une demande bien timbrée.

C'est bien, pour authentifier une pièce, quelques bons cachets ! Des cachets, des tampons ! est de guerre qui ne vaut pas l'autre, certes !

« L'Ouvroir des Femmes tunisiennes » ! Quoi ! les oisives musulmanes consentiraient à travailler ? Eh bien ! c'est chose faite !

On eut l'idée de donner aux femmes des tirailles un moyen de gagner leur vie, et ces musulmanes dociles répondirent à l'appel, faisant du féminisme sans le savoir. Elles arrivèrent si nombreuses que les marches de l'escalier du palais Ben-

Ayed, où l'ouvroir était domicile, furent transformées en autant de sièges !

Et, sous la présidence d'une zélée Française, l'« Ouvroir des Femmes tunisiennes » marche depuis lors à merveille... On y tricote, on y coud, on y pique, non pas si bien sans doute que dans les ouvroirs de Paris — car les Tunisiennes d'avant la guerre ne savaient rien faire de leurs dix doigts... Mais, ô Parisiennes, on ne bavarde point dans cet ouvroir exotique, où les dames viennent, la bouche voilée...

Paris, en la circonstance, aurait peut-être quelque chose à emprunter à Tunis.

L'autre matin, au Bois, l'une de nos plus charmantes cantatrices mondaines, Mme M..., se promenait, en compagnie du célèbre poète, géant cheveu, aux allures de lion.

La conversation allait son train, quand, au détour d'un taillis, surgit une silhouette maigre, en cotte bleue et casquette.

— Ma madame !

Et déjà l'ouvrier tendait ses mains noircies de limaille vers les fines mains gantées, qui ne se dérobèrent pas.

La jeune femme, infirmière bénévole, avait soigné tendrement le gosse, au moment de la Marne, en quelque hôpital parisien. La guérison était venue, le départ ; on avait repris les habitudes anciennes, l'ouvrier à sa machine, la « madame » en coiffe blanche, à ses chants... Et l'histoire se termina par deux bons et sonores baisers, à quelques pas du sentier de la Vertu !

Le poète n'est prompt, dit-on, d'en faire un sonnet !

S'il est vrai qu'en temps de guerre nous ne dépendons — nous, messieurs — que le minimum pour les élégances de notre vestiaire, il est, à Paris, un millionnaire qui exagère la thèse de l'économie et qui, si la paix n'est signée qu'en 1918, se promènera alors en loques.

L'un de ses amis l'approche, hier, au rond-point Marigny et, une fois de plus, s'étonne de le voir si mal attifé.

— Souvenez-vous de votre père, lui dit-il comme argument suprême, votre père qui était aussi brave homme qu'il était bien habillé. Vraiment, votre situation de fortune vous permet d'avoir un aussi bon tailleur que lui. Ses habits étaient toujours d'une coupe exquise et de tissus de premier choix.

— Eh quoi, retourna triomphalement le millionnaire... économique, mais... ce sont précisément les habits de mon père que je porte !

Les Allemands ont, torpillant le *Sussex*, assassiné le compositeur espagnol Granados. Toute l'Espagne artiste mandit le capitaine torpilleur, Tirpitz, Cappel et le kaiser. Sur le sarcophage où ils n'ont même pas la consolation de savoir présent le corps de l'illustre maître qui honorait si hautement leur patrie, les musiciens espagnols ont fait un serment qu'ils tiendront : ils se sont engagés à ne plus jouer de musique allemande jusqu'à ce que les Germains pirates de la mer aient offert une réparation satisfaisante de la honteuse félonie dont ils se sont rendus coupables.

Dans un grand hôpital militaire de Lyon, sont actuellement en traitement deux frères jumeaux, les frères S..., nés à Paris, dans le quartier de la place d'Italie.

Ils ne s'étaient jamais quittés, et pour ce faire travaillaient du même métier, chez le même patron. Soldats de la classe 1914, ils ont été versés dans le même régiment et sont partis ensemble sur le front. Grâce à la bienveillance de leurs chefs, ils sont restés réunis dans la même compagnie, même escouade.

Et le sort a voulu qu'ils fussent blessés le même jour, à la même seconde, par le même obus. Ce qui est plus curieux encore, c'est qu'ils ont été atteints tous deux exactement de la même façon et que leurs blessures sont absolument identiques.

Toujours couchés à côté l'un de l'autre, les deux frères S... sont en voie de guérison complète. Ils font ensemble leurs premiers pas, et le major affirme qu'ils sortiront le même jour de l'hôpital.

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

Sur la dernière cigarette

L'Allemagne, représentée par le parti conservateur, affirme sa décision de persévérer, plus que jamais, dans la politique des sous-marins.

Peut-être me sera-t-il permis de penser que les matelots des sous-marins ont là-dessus une opinion un peu différente de celle des députés conservateurs. La liste des victimes commence à être, chez eux, terriblement longue et, pour tout dire, ils ont, à ce qu'il semble, de moins en moins de goût pour leur affreux métier.

Il faut croire que les Allemands se rendent compte de ce relâchement, car un comité spécial vient de se constituer pour prodiguer aux matelots de sous-marins des encouragements spéciaux, dont ils ont, paraît-il, dorénavant besoin.

Le « Bulletin du comité de guerre de l'industrie allemande » publie un appel pressant au public dans ce sens. Voici cet instructif morceau de littérature :

« C'est un devoir particulièrement impérieux d'organiser des dons pour les équipages de nos sous-marins et, en particulier, de leur envoyer des denrées alimentaires qui contribueront à améliorer et à compléter l'ordinaire des officiers et des simples matelots. A cause de l'isolement où se trouvent ces équipages, à cause du service extrêmement pénible auquel ils sont astreints, nous sommes tenus à des attentions particulières pour ces combattants de notre armée navale. Il convient de leur envoyer aussi des instruments de musique et d'autres dons de toute sorte... »

« ... Notre Comité recevra également des dons et de l'argent pour les prisonniers de guerre de nos sous-marins... »

Cet appel est signé d'un certain nombre de personnalités fort importantes et il est placé sous le patronage de son Excellence le grand amiral d'Empire von Kessler.

Cette sollicitude est évidemment touchante. L'envoi d'instruments de musique me paraît, en particulier, une invention fort ingénieuse. On disait jusqu'ici de certains individus qui se plaisent à faire beaucoup de tapage dans un petit coin :

— Ils jouent du cor de chasse dans une cabine téléphonique.

Cette imagination est complètement détrônée par le projet de jouer du trombone à coulisse dans l'intérieur d'un sous-marin.

Notez aussi l'engagement pris par le comité de venir en aide aux équipages de sous-marins faits prisonniers. Il y a, à ma connaissance, à l'heure actuelle, assez peu de prisonniers de cette espèce. Il est extrêmement difficile de s'évader d'un sous-marin qui coule et, de ce fait, les rescapés sont plutôt rares.

Par là même, bien des gens fort charitables auraient négligé sans doute d'attirer spécialement l'attention sur une catégorie aussi exceptionnelle de victimes. Son Excellence le grand amiral von Kessler s'est gardé d'un pareil oubli et peut-être est-il permis de penser que cette partie de son appel lui a été dictée moins par des considérations humanitaires que par des préoccupations pratiques : il faut encourager toutes les illusions.

Pour nous, nous ne pouvons nous empêcher de trouver quelque chose d'affreux dans la mentalité de ces terriens paisibles qui, partisans d'une guerre sous-marine à outrance, se souviennent tout à coup qu'ils envoient de ce fait, des hommes à une mort presque certaine et qui, pour calmer leur conscience, se disent :

— Tiens, au fait, si on leur envoyait une boîte de conserve ou une trompette ?

A ce propos, peut-être n'est-il point vain de rappeler que l'amiral von Tirpitz, le grand homme de la guerre sous-marine, est, de tous les amiraux allemands, celui qui a le moins navigué.

Il y a de bonnes œuvres inutiles, il y en a même de ridicules. Les unes et les autres peuvent parfois être néanmoins touchantes. Mais je refuse absolument de m'attendrir sur l'humanitarisme du bon bourreau qui offre au condamné une dernière cigarette avant de le conduire à l'échafaud.

Candide.

AUTOUR DE SALONIQUE

Une attaque générale est attendue

LONDRES, 10 avril. — On mande d'Athènes, au Daily Mail :

Tout le monde s'attend ici à une attaque de l'ennemi sur le front macédonien avant que quinze jours se soient écoulés. L'idée générale est que l'ennemi fera tout ce qu'il pourra avant que de nouveaux renforts arrivent à Salonique et annulent les chances qu'il possède.

Les préparatifs semblent faire présager une attaque par la passe de Demir-Hissar.

LA BATAILLE DE VERDUN

Les Allemands ont lancé une attaque furieuse sur un front de vingt kilomètres. — Leurs progrès restent hors de toute proportion avec leurs pertes effroyables.

L'attaque que nous faisons prévoir hier s'est produite en effet, et dure encore. Elle était attendue. Dès la nuit précédente, notre commandement avait évacué, sans que l'ennemi en eût connaissance, le village de Béthincourt. Cette position avancée avait brisé pendant dix jours des assauts réitérés ; son rôle était terminé, et le moment venu de se replier sur les lignes principales, pour y opposer une résistance plus efficace à un choc dont on avait d'avance mesuré la fureur. La manœuvre a été aussi judicieuse que bien exécutée.

Les Allemands ont cette fois pris l'offensive

attaques ont repris dans la journée d'hier, et vont sans doute se poursuivre durant quelques jours, avec de courts répit. Toute la question est de savoir combien de temps l'ennemi pourra prolonger une offensive aussi coûteuse.

On évaluait à deux corps d'armée au moins les effectifs qu'il a engagés dans la journée du 9 avril. Ces effectifs ont trop souffert pour qu'il ne soit pas nécessaire de les relever ou au moins de les reconstituer dès le deuxième jour. On prendra les hommes nécessaires ? On a parlé, à l'étranger, des trente-cinq divisions que les Allemands auraient devant le front an-



sur toute la ligne, depuis Avocourt jusqu'à Cumières, et grâce aux dispositions habiles de notre commandement, à la solidité de nos positions et à l'héroïsme de nos troupes, ils ont été repoussés avec de lourdes pertes. Sur une étendue totale de 20 kilomètres, ils n'ont pu prendre pied que dans 500 mètres de notre tranchée de première ligne au nord-est du Mort-Homme, ce même Mort-Homme que les Allemands prétendaient tenir en leur pouvoir depuis le 12

Une autre attaque, de proportions beaucoup plus restreintes, se produisait en même temps sur l'autre rive de la Meuse, dans le petit bois de la fontaine Saint-Martin, situé entre Vacherauville et la cote du Poivre ; elle était contenue par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. Au sud de Douaumont, la guerre de tranchées continuait et nous valait de nouveaux progrès.

Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi, épuisé, s'est contenté de bombarder nos positions au cours de la nuit dernière. Mais les

glais. Mais ce chiffre, étant donnée l'extension que vient de prendre ce front, n'a rien d'excessif et ne pourrait être diminué sans risque.

Donc, de deux choses l'une : ou bien l'ennemi use contre Verdun les dernières ressources qu'il peut prendre sur place ; ou il a décidé de recommencer une nouvelle bataille en faisant appel à toutes ses réserves.

Dans le premier cas, son offensive s'éteindra d'elle-même après quelques jours. Dans le second, elle durera plus longtemps, mais le pis qui puisse arriver c'est que nous cédions nos premières lignes sur la rive gauche de la Meuse, comme nous avons fait sur la rive droite, pour arrêter l'ennemi sur les secondes lignes, beaucoup plus fortes encore. Verdun ne sera pas pris à ce moment, ni menacé, mais l'armée allemande sera devenue incapable à la fois de reprendre l'offensive et de parer les coups que les armées de l'Entente lui porteront quand les circonstances seront pour elles entièrement favorables.

Jean Villars.

LE CONCILIATEUR ?...



Le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, dont nous signalons plus loin l'arrivée à Bruxelles.

A cent mètres des sous-marins allemands

ENQUÊTE DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL D'EXCELSIOR

Quittant un instant le cheval de sa fille, grièvement atteinte lors du torpillage du *Sussex*, l'éminent philosophe, M. Baldwin, nous avait déclaré à Boulogne :

— Le crime allemand est sans excuse, parce que sans utilité guerrière. L'attaque de la maille d'Angleterre n'empêchera pas un seul voyageur de s'embarquer, ne fera pas que les Alliés ne disposent pas de la liberté des mers !

Il fallait établir la vérité de ces assertions pour l'honneur des Alliés. *Excelsior* l'a voulu. C'est le fidèle compte rendu d'un voyage Havre-Southampton-Havre que l'on trouvera ici.

Mais ce n'est pas au port que ce voyage commence. Dès Paris, notre enquête devient intéressante. Les formalités nécessaires pour l'obtention du passeport valent d'être notées :

Une demande, adressée au commissariat de police, est suivie — dans les huit jours — d'une enquête précise, exacte, minutieuse.

Il faut répondre — avec preuves à l'appui — à tant de questions que lorsqu'enfin, son passeport en main, bien et dûment légalisé au ministère, on se rend au consulat anglais pour obtenir un premier visa, il semble que l'on tienne un

inestimable brevet de parfaite conduite et de civisme!

On se trompe cependant, ce brevet n'est pas encore irrefutable. Les formalités exigées pour la délivrance du passeport à la préfecture de police ne sont rien en regard de celles imposées par le consulat anglais avant l'apposition du timbre de validation!

Trois par trois, les candidats — nombreux — doivent défiler devant d'aimables, mais sévères interrogateurs. Et l'examen déjà subi recommence, se complique, s'achève, six fois sur dix, au moins, par un refus pur et simple du visa!

Nous n'avons pas cette mauvaise fortune :

— Allez! Monsieur! nous dit-on, mais vous ne verrez rien d'intéressant, soyez-en certain!

Nous voudrions répondre qu'il est déjà fort remarquable que la surveillance du passage soit si parfaitement organisée...

Rapide voyage. Au Havre, nous sommes, semblerait-il, en Angleterre. Hôtels envahis, restaurants comblés, rues encombrées de troupes anglaises. Parmi des officiers de toutes armes et de toutes origines — officiers anglais — bien entendu — canadiens, australiens, hindous, nous arrivons avec peine à déjeuner. Le maître d'hôtel ne parle qu'anglais!... L'addition énonce un total de ... shillings! On accepte nos francs, cependant! ... Mais qui donc a peur? Qui donc pense aux sous-marins?

Il y a, sous le hangar de l'embarcadere, une véritable foule. Elle s'agite, s'énerve, s'inquiète... Oui, s'inquiète... Seulement il ne s'agit guère des pirates du kaiser! Ceux que l'on redoute, ce sont... Eh! ce sont les vérificateurs de visas!

Attendons notre tour. Soudain, un fonctionnaire, aimable, mais insidieux, nous aborde :

— Vous savez, nous déclare-t-il sérieusement, qu'il faut payer en or le prix du voyage? Vous êtes-vous précautionné de quelques louis?

Avouons-le, franchement : la ruse nous paraît enfantine. Ce fonctionnaire qui cherche à découvrir et à empêcher les exportations d'or et d'usage, ainsi, d'un piège naïf, voit rarement ses efforts couronnés de succès. Quittons-le, on nous appelle pour le visa dernier.

Difficile, cette formalité? Certes!

Mais embarquons. Le *Vera*, puissant steamer, trepide déjà le long des quais. Ses cales s'empressent. Le départ doit avoir lieu à 11 heures du soir... Mais est-ce bien à 11 heures, au fait? Nous allons interroger un matelot. Et lui, de répondre :

— Oh! monsieur, on ne partira pas avant le jour! Il y a trois sous-marins allemands signalés en rade.

Il ajoute — que l'on excuse notre traduction fidèle :

— Ces saletés de dessous l'eau, ça nous fait perdre bien du temps.

Pas d'autre émotion, chez ce matelot anglais. Mais les passagers, que pensent-ils de l'aventure? Précisément un steward, au rouf du pont supérieur, explique à haute voix les signaux qu'on hisse au sémaphore :

— C'est bien cela!... Le port est fermé! Ils veulent nous torpiller comme le *Sussex*!

Et il ajoute, ce steward :

— All right!

Vraiment, jusqu'à présent, les envoyés du kaiser ont plus l'air d'être traités en généraux qu'en terrifiants personnages. Attendons la suite cependant...

Marcel Allain.

(A suivre.)

UN GESTE DE GEORGE BRANDÈS

Un Comité d'élèves du lycée Henry-IV de Paris ayant envoyé à M. George Brandès une lettre pour solliciter l'envoi gracieux d'un de ses livres avec dédicace, pour l'organisation d'une loterie en faveur d'une orpheline de guerre, M. George Brandès a répondu que pour l'honneur du Danemark il faudrait envoyer au moins une somme de 1.000 francs. Aussi le grand écrivain fera-t-il sur Voltaire une conférence dont la recette sera intégralement envoyée aux élèves du lycée Henry-IV.



GEORGE BRANDÈS

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 10 Avril (617^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, le bombardement a continué violent au cours de la nuit, particulièrement dirigé sur la côte 304. L'attaque lancée hier par l'ennemi en fin de journée sur le Mort-Homme, et qui a été repoussée dans son ensemble avec des pertes importantes pour l'adversaire, a permis aux Allemands de pénétrer, sur une longueur de 500 mètres environ, dans notre tranchée avancée de la côte 295. Nous avons fait une centaine de prisonniers.

A l'est de la Meuse, lutte très vive au cours de la nuit dans le petit bois de la Fontaine Saint-Martin (est de Vacherauville). Nous avons progressé dans les boyaux ennemis au sud du village de Douaumont.

En Woëvre, bombardement des villages au pied des Côtes-de-Meuse.

Il se confirme que la journée du 9, dans la région de Verdun, marque la première grande tentative d'offensive générale de l'ennemi s'étendant sur un front de plus de 20 kilomètres. Nos adversaires, qui n'ont obtenu aucun résultat appréciable, en égard surtout aux efforts déployés, ont subi des pertes dont témoignent les cadavres amoncelés devant nos lignes.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

(Voir en Dernière Heure le communiqué de vingt-trois heures.)

AUTOUR DE LA BATAILLE

Les pertes allemandes sous Verdun

M. Prévost Battersby donne dans la *Morning Post* certains renseignements sur la valeur des effectifs allemands engagés devant Verdun. Au début, ils auraient compté 298.000 hommes. Mais, depuis le 25 février, 80 bataillons au moins ont dû être reconstitués, d'autres ont été renforcés. Le total mis en ligne atteindrait donc au moins 400.000 hommes. Les pertes peuvent être évaluées à un cinquième, soit 150.000 hommes. En y ajoutant les déchets causés par l'artillerie à l'arrière et par la maladie, on obtient le chiffre minimum de 200.000.

Les classes 1916 et 1917 en Allemagne

Un prisonnier allemand fait devant Douaumont a déclaré que sa compagnie de pionniers comprenait 100 hommes, tous de la classe 1916, et que le dépôt de cette compagnie a reçu 200 hommes de la classe 1917.

La mort du lieutenant-colonel Driant

Nous avons annoncé que le roi d'Espagne avait chargé son ambassadeur à Berlin de demander des renseignements sur le sort du lieutenant-colonel Driant et qu'il fut répondu que la tombe du glorieux soldat avait été trouvée près de Beaumont, à côté de celles du commandant Renouard, du 59^e chasseurs, et de 7 hommes.

Le roi d'Espagne a communiqué cette réponse à M. William Martin, directeur du protocole, par le télégramme ci-dessous :

Madrid, 3 avril, 15 h. 10.

Martin, chef protocole, Paris.

On mande de Berlin, que, pas loin de Beaumont et de Caures, on a trouvé sépulture colonel Driant, à côté de celles commandant 59^e chasseurs et de sept hommes. Amitiés.

ALFONSO, R.

Ce télégramme a été transmis à Mme Driant par le président de la République, dans la lettre suivante :

13 avril 1916.

Madame,

J'ai le profond regret de vous transmettre un télégramme que le roi d'Espagne vient d'envoyer au chef du protocole, et qui paraît malheureusement nous enlever désormais tout espoir. Je m'étais refusé jusqu'ici à admettre la douloureuse vérité, et je n'avais pas voulu vous importuner d'une démarche indécise. Mais en présence de ce nouveau renseignement, qui ne semble que trop certain, je tiens à vous exprimer, madame, en même temps que ma très vive admiration pour la noble et glorieuse conduite du colonel Driant, ma très respectueuse sympathie dans le deuil qui vous atteint.

RAYMOND POINCARÉ.

Voici, d'autre part, le dernier billet d'une magnifique simplicité, écrit de la tranchée quelques heures avant l'assaut par le colonel Driant :

Je ne l'écris que quelques lignes hâtives, car je

Ayuntamiento de Madrid

monte là-haut encourager tout le monde, voir les derniers préparatifs.

L'ordre du général X..., hier, prouva que l'heure est proche. Leur assaut peut avoir lieu cette nuit, comme il peut encore reculer d'un jour ou deux. Le premier choc sera terrible; les Allemands empièderont flammes et gaz; nous le savons par un prisonnier de ce matin. Mes pauvres chasseurs si épargnés jusqu'ici! Mon cœur se serre, mais je suis très calme — je ferai de mon mieux. A la grâce de Dieu! J'ai toujours eu une telle chance que j'y crois encore pour cette fois. Mais comme on se sent peu de chose à ces heures-là!

Le prince Mirko de Monténégro



LE PRINCE MIRKO DE MONTÉNÉGRO

Nous avons annoncé dernièrement, d'après le *Berliner Tageblatt* que le prince Mirko, deuxième fils du roi du Monténégro, se rendait à Vienne, sollicitant « pour consulter un médecin ». Cette nouvelle est confirmée par une dépêche officielle de Vienne qui signale, en effet, sa présence dans la capitale de l'Autriche. La dépêche ajoute qu'il vient de faire un court séjour à Sarajevo.

Si le comte Tisza se retire le baron Burian le suivra

LONDRES, 10 avril. — On mande de Budapest au *Morning Post* :

Des rumeurs persistantes, apparemment bien fondées, prétendent que le ministère Tisza est sur le point d'être abandonné par François-Joseph.

Un nouveau cabinet hongrois serait formé avec



BARON BURIAN

des ministres plus favorables à l'influence allemande.

Le comte Tisza, appelé à Vienne à la fin du mois de mars, aurait été sommé soit de prendre une attitude plus conciliante à l'égard de la question de l'union douanière, soit de démissionner.

Si le comte Tisza démissionne, le baron Burian, dit-on, le suivra et la crise sera grave.

Le baron Burian, ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, a été antérieurement gouverneur de la Bosnie-Herzégovine, poste auquel est lié le portefeuille des finances communes. En janvier 1915, la retraite du comte Berchtold permit au comte Tisza d'instaurer aux affaires étrangères une individualité subalterne qu'il tiendrait sous sa main : le baron Burian fut ce personnage. Aussi est-il compréhensible que, si M. de Tisza se retire, il disparaisse en même temps que lui.

Propos d'un inconnu

LEADER SANS IMPORTANCE...

« Quand le chancelier déclara : « Nos ennemis ont choisi la guerre ! » Liebknecht cria : « Mensonges ! » c'est vous qui l'avez voulue ! » Il s'ensuivit un tumulte effroyable, et les cris de : « Jetez-le dehors ! » « Voyou ! sale chien ! » furent poussés. »

Voilà ce que nous lisons dans les journaux, à propos de la fameuse séance du Reichstag qui ne semble guère avoir présenté les caractéristiques d'une réunion de bonne compagnie. Je ne sais si les termes cités sont exacts ; en tout cas, ils sont vraisemblables. Celui qui se permet d'interrompre le chancelier impérial ne peut être, aux yeux de la majorité gouvernementale allemande, qu'un *sale chien*, et il est très possible qu'un député zélé ait crié, comme l'affirme une agence : « Frappez-lui donc sur la tête et jetez-le dehors ! »

Cela, je ne saurais trop conseiller à ceux qui se hâtent vers les conclusions rapides et simples de ne pas se réjouir d'une scission bien plus apparente que réelle.

Et d'abord, qu'est donc devenu ce fameux bruit de départ du chancelier, départ qu'on laissait prévoir il y a quelque quinze jours ? Vous rappelez-vous les affirmations hardies que nous lisions sous la plume de gens bien intentionnés, et qui tendaient à nous prouver qu'il existait un désaccord entre le kaiser et M. de Bethmann-Hollweg ? Quand nous méfions-nous de tous les inutiles points qui ne peuvent qu'énervier l'opinion ?

Un fait est certain : c'est qu'il y aura toujours, en Allemagne, un chancelier porte-parole des volontés impériales, en présence d'une Chambre dont la majorité est pétrée selon ces volontés impériales. Que le chancelier soit Bethmann-Hollweg ou un autre, peu nous chaut, et ce n'est pas le départ de celui-ci ou l'arrivée de celui-là qui doit nous intéresser.

Ces considérations une fois faites, quelles sont les conséquences possibles de l'intervention de Liebknecht ? En quoi peut-il gêner la politique impériale ? La réponse est donnée au Reichstag même : « Voyou ! sale chien ! Frappez-le sur la tête et jetez-le dehors ! »

C'est toute la conclusion que je prévois, contrairement à beaucoup, qui rêvent déjà complications, émeutes, révolutions. (Ah ! cette révolution allemande que des naïfs attendent comme une manne !)

Au fond, tous ces débats ne riment pas à grand-chose. Les interruptions de Liebknecht ne font pas plus sur l'esprit public allemand que les articles de Harden, Harden le faux censuré, Harden qui tombe dans les bras du chancelier à l'heure exacte où il faut qu'il tombe dans les bras du chancelier.

Ceux qui ont vécu en Allemagne, qui ont vu les manœuvres des différents groupements, leurs buts et leurs raisons secrètes, savent que l'Allemand n'espionne pas seulement l'étranger, mais qu'il s'espionne lui-même... Par des rouages savants, l'Etat arrive à utiliser ses adversaires : quand ils lui font opposition, ils le servent encore.

En fréquentant les socialistes d'outre-Rhin, il était aisé, avant la guerre, de prévoir leur complète adhésion à la politique impériale : quant au cas Liebknecht (qui est certainement un homme sincère), il n'a pas plus d'importance aux yeux des Allemands qu'un simple incident de séance.

Pour nous, Français, il doit en avoir encore moins. Regardons avec calme le tragique de notre guerre nationale. Travaillons à la soutenir et à la faire durer, cette guerre nationale, tant qu'il le faudra — sans nous occuper de la comédie qui se déroule là-bas, derrière la ligne de fer et de feu, conduite par la main du chancelier. Nous n'avons que faire des amusettes pendant les heures que nous vivons.

L'Inconnu.

Un sous-marin allemand est éperonné par un torpilleur russe

PÉTROGRAD, 10 avril. — Communiqué de l'état-major de la marine :

La semaine dernière, près des côtes du Caucase, ont opéré des sous-marins ennemis qui, à maintes reprises, ont attaqué nos vaisseaux et ont tiré sur un de nos petits *trawlers*, échoué sur des rochers.

Toutes ces attaques ont été vaines, à l'exception de celle dirigée contre le vaisseau-hôpital *Portugal*, sans défense en vertu des conventions internationales.

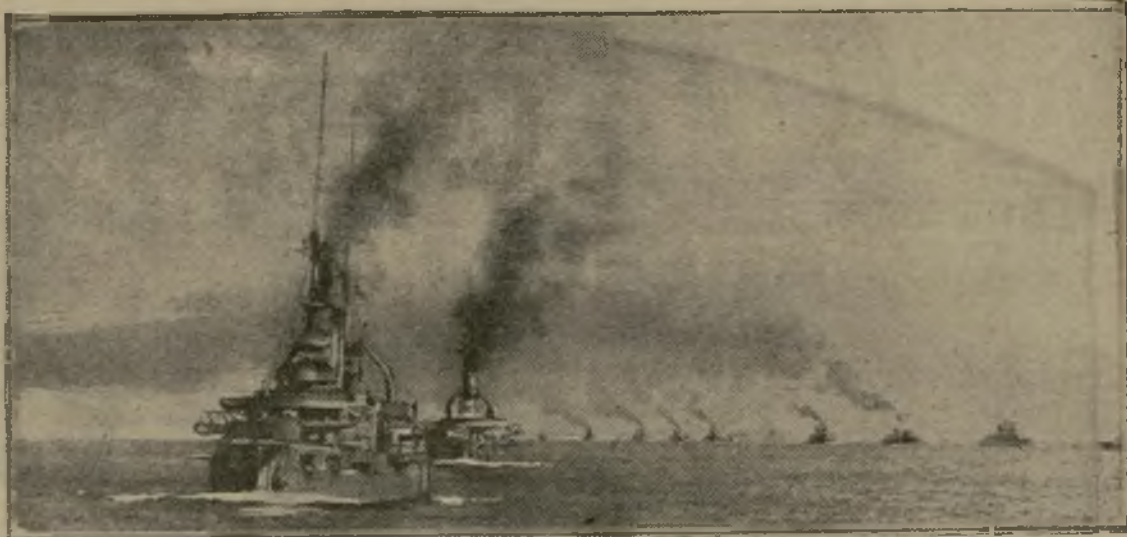
Cependant le gouvernement turc a publié un communiqué officiel relatant le coulage de deux de nos transports chargés de troupes et de munitions de guerre.

Ce communiqué est de pure invention, car, au cours du laps de temps indiqué, ni vaisseau de guerre, ni vaisseau auxiliaire, ni navire de commerce ne furent coulés dans la mer Noire, excepté le *Portugal*.

Nos torpilleurs ont rempli avec un succès complet leurs fonctions de gardiens : à maintes reprises, ils ont poursuivi des sous-marins ennemis.

Le torpilleur *Stroggi* a réussi à éperonner un sous-marin ennemi non loin de l'endroit où périt le *Portugal*.

La flotte allemande sortira-t-elle ?



Une escadre allemande au large de Kiel

Depuis quelque temps on croit reconnaître à quelques symptômes l'annonce d'une prochaine activité de la flotte allemande et l'ancienne question se pose à nouveau : Risquera-t-elle le combat ?

Pour y répondre, il faudrait connaître des éléments que l'ennemi dissimule soigneusement. Notamment il est malaisé de se faire une idée de la liberté de mouvements qu'ont pu conserver les escadres allemandes dans la Baltique. C'est là une considération primordiale parce que le maniement d'une aussi lourde machine de guerre qu'une armée navale ne s'improvise pas. Encore moins se conserve-t-il pendant près de deux ans d'inactivité. Si donc les escadres allemandes ont réellement été bloquées dans leurs ports, elles sont à l'heure actuelle certainement hors d'état d'affronter une action quelconque — même contre des forces inférieures, mais vivantes, manœuvrantes, entraînées.

La flotte autrichienne semble avoir montré, en face de certaines occasions, une incapacité absolue d'entreprendre ou de risquer. Il s'agit là, ne l'oublions pas, d'une force navale qui était, avant la guerre, remarquablement organisée et dont le personnel avait de fortes traditions, un passé historique, des motifs de confiance qui manquent à la marine allemande, créée industriellement et, pour ainsi dire, tout d'une pièce. Or, pour ceux qui ont pu regarder d'un peu près les conditions de la guerre navale, il est flagrant que la question morale prime tout et de très haut. L'épreuve de trop longues attentes est au-dessus de la constance humaine.

Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'à l'heure où nous sommes toutes les marines belligérantes ont quelque peu perdu de la valeur qu'elles avaient au début de la guerre, parce qu'aucune d'elles n'a joui de toute la liberté de mouvements indispensable au maintien de sa cohésion et de son entraînement. On sait qu'il y a en Allemagne des amiraux qui n'ont jamais manœuvré leurs escadres, et des commandants qui n'ont jamais manœuvré leur navire dans une ligne de bataille. Comment une pareille flotte oserait-elle se risquer au combat ? Ce serait un suicide. Mais bien différentes seraient les conditions si, ce que nous ignorons : la flotte allemande a pu malgré les sous-marins anglais de la Baltique, s'exercer à la mer et conserver sa maniabilité et son entraînement.

Le secret absolu qui entoure la grande flotte anglaise empêche d'apprécier la supériorité de nos alliés à cet égard. On peut se fier à leur expérience et à leur sens pratique pour être assurés qu'ils n'ont pas laissé périr la force suprême sur l'efficacité de laquelle compte l'Angleterre.

Nous voyons cependant que la supériorité matérielle ne suffit pas et que l'ennemi peut être tenté d'assaillir à son profit des efforts qu'il aurait faits et qu'il supposerait avoir été moins continus et moins ardents dans le camp opposé. Cette hypothèse permettrait, en effet, d'expliquer une tentative navale allemande. L'ennemi risquera-t-il sa flotte sur une hypothèse ? Assurément non. Il ne le fera qu'en vue d'un intérêt bien déterminé et c'est cet intérêt qu'il faut chercher.

Au moment où la fortune des armes chancelle pour l'Allemagne, un avantage naval rétablirait momentanément son prestige sur les neutres et la confiance à l'intérieur. Par contre, les conséquences d'un insuccès, à plus forte raison d'un désastre, seraient infiniment graves. Il ne me semble donc pas exact de dire que sa flotte est la dernière carte de l'Allemagne et qu'elle la jouera forcément en fin de partie. C'est une carte dans son jeu, elle la jouera seulement si elle croit la jouer à coup sûr, sinon elle ne la mettra sur la table qu'au règlement des comptes.

Nous sommes loin, plus loin même qu'au début de la guerre, des cas où l'ennemi pourrait risquer

sa flotte avec des chances de succès. L'usure qu'il comptait infliger à la grande flotte anglaise par ses sous-marins ne s'est pas produite. La faille même que l'Allemagne a consacré tous ses sous-marins à la guerre commerciale montre suffisamment qu'elle a depuis longtemps désespéré d'obtenir par eux un résultat militaire appréciable. Le jour où elle a inauguré la piraterie, elle a renoncé à la bataille sur mer.

Aussi y a-t-il tout lieu de croire que les bruits qui nous parviennent sur les préparatifs belliqueux de la flotte allemande sont d'origine germanique. La présence de cette flotte, même inactive, réclame un labeur de surveillance qui use les hommes et absorbe des millions. L'ennemi a tout intérêt à voir augmenter ce travail d'écart, onéreux, mais nécessaire : d'autant plus d'intérêt qu'il a moins l'intention de risquer ses escadres. De la sorte, même inactives, elles coûtent aux Alliés et ne lui sont donc pas complètement inutiles. Elles le seraient le jour où on cesserait de croire à la possibilité de les voir affronter le combat.

Chaque fois que des navires ennemis ont rencontré des navires alliés, ils ont laissé quelques-uns des leurs au fond de la mer. Récemment encore, un raid d'escadrilles anglaises a coûté aux Allemands plusieurs torpilleurs. Ce ne sont pas précisément des conditions propres à assurer à l'ennemi la supériorité morale dont il aurait besoin pour compenser son infériorité matérielle.

A. Larisson.

C'est maintenant en Hollande que fonctionne von Papan

LONDRES. — On mande d'Amsterdam au *Daily Chronicle* :

Le service secret en Hollande s'est développé dangereusement dans ces derniers temps.

Il serait sous les ordres du fameux von Papan, l'attaché militaire allemand récemment expulsé d'Amérique pour complots et manœuvres contre la sûreté de l'Etat.

BANQUE DE FRANCE Vente de titres à Londres

Les ordres de vente de titres sur le marché anglais sont reçus à la Banque de France, 35, rue Radziwill, Paris, et dans ses succursales.

Sont seuls admis les ordres donnés par des Français concernant des titres cotés à Londres, timbrés français ou non.

Les donneurs d'ordres doivent justifier que ces titres se trouvaient déjà en leur possession antérieurement au 1^{er} août 1914 ou sont demeurés sans interruption depuis cette date en la possession de Français.

Les titres sont remis à l'appui de chaque ordre. La Banque se charge de leur régularisation pour le compte du donneur d'ordre au point de vue du timbre anglais, s'il y a lieu.

La Banque de France prend à sa charge les frais d'envoi et d'assurance ; elle ne perçoit, pour l'ensemble de l'opération, aucune commission d'aucune sorte et ne décompte au vendeur d'autres frais que ceux qu'elle paie elle-même à Londres.

Lorsque l'ordre a été exécuté à Londres, la Banque en avise le donneur d'ordre et le règlement est effectué à Paris par la Banque de France en francs, au cours moyen du change à vue de jour où le produit de la vente est porté par la Banque d'Angleterre au crédit de la Banque de France.

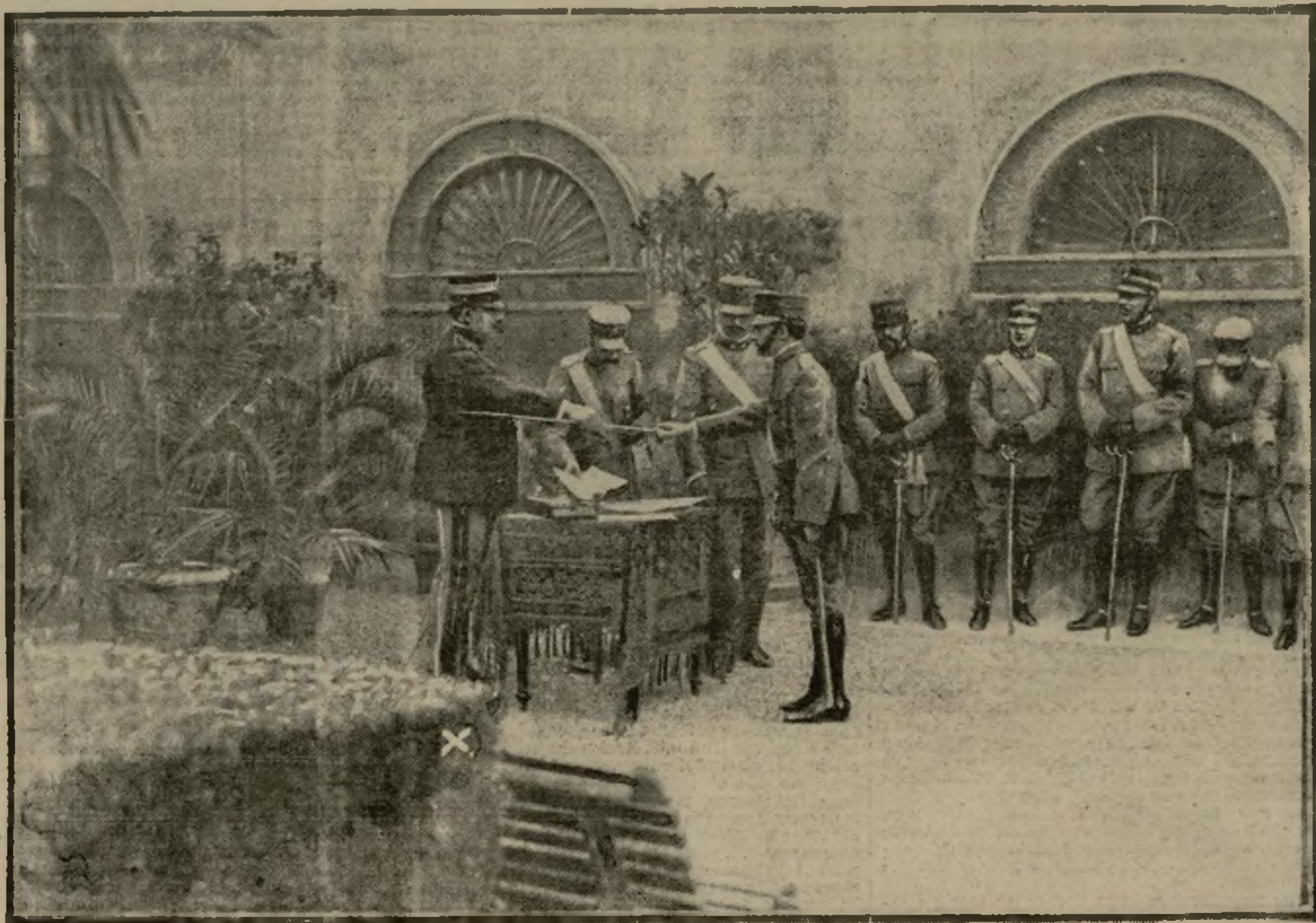
La date du règlement est subordonnée aux usages de la place de Londres.

Un sous-marin allemand devant Ostende



Devant la belle promenade d'Ostende où, aux temps de la paix, le roi Albert et la reine Elisabeth se promenaient si souvent, flotte ici un sous-marin d'Allemagne. « Toutes choses n'ont qu'un temps », diront en souriant, et le cœur plein d'espoir, les Belges qui verront cette photographie.

Les chevaliers de Malte sont mobilisés



Un décret royal italien vient de militariser les chevaliers de l'Ordre de la croix de Malte. La cérémonie de la prestation du serment a eu lieu sur l'une des sept collines de Rome, le mont Aventin. Le prince Colonna (X), syndic de Rome, lieutenant-colonel et président de l'Ordre, présidait à l'assermentation ».

DERNIÈRE HEURE

LA NEUTRALITÉ HELLENIQUE

Comment un officier grec espionnait les Alliés

SALONIQUE. — Le correspondant de la *Morning Post* télégraphie que le général Barrail l'autorise à donner les détails suivants sur un incident assez grave survenu à Karasuli, le 1^{er} avril. Un sous-lieutenant grec à qui il avait été permis de rester après l'occupation de la place, avec cinq de ses hommes, se promena au delà de Karasuli dans les positions françaises avancées, et observa de nombreux mouvements.

On s'aperçut après, qu'il avait relié à sa chambre la ligne téléphonique militaire française et qu'ayant installé aux récepteurs un de ses soldats qui connaissait le français, il avait pu surprendre tous les ordres venant du grand quartier général. Quand le soldat grec reçut l'ordre de quitter son poste, il refusa de le faire sans l'autorisation de ses supérieurs, et on dut avoir recours à la menace du revolver pour le faire partir. Il fut conduit à Salonique et le général Barrail fait remarquer, qu'en des circonstances ordinaires il aurait immédiatement fait fusiller l'homme, et que, seul, le respect de la nation grecque l'arrêta. L'incident a produit une très pénible impression parmi les alliés, et on espère que le soldat a agi sans ordre de ses supérieurs.

L'affaire des sacs russes

ATHÈNES, 10 avril. — Le ministre de Bulgarie a fait publier un démenti disant que son gouvernement n'avait fait aucune acquisition de sacs valises à la Grèce. Les journaux nationalistes ont publié un démenti sans commentaires, mais la *Patris*, qui avait lancé l'information, continue à en maintenir le bien-fondé.

La *Nea Hellas* fait assez justement observer qu'à juger par le passé, le démenti de M. Passarof doit être considéré encore une confirmation et que d'ailleurs le gouvernement n'a opposé aucun démenti à la nouvelle.

L'*Athina* fait la même observation. L'*Astir*, enfin, tout en déplorant l'incident, émet la crainte « qu'il ne coûte cher à la Grèce ».

UN DIRIGABLE ITALIEN bombe le Rva

ROME, 10 avril. — Des actions d'artillerie se sont produites sur tout le front.

Sur le Meuse, la nuit du 8 avril, de forts détachements ennemis se sont approchés de nos lignes en lançant de grosses bombes.

Nos troupes sortirent aussitôt des tranchées et repoussèrent l'ennemi dans un violent corps à corps.

Sur l'Escaut, l'artillerie ennemie a bombardé la gare de Cormons et les localités voisines sans faire de victimes ni causer de dégâts.

La nuit dernière, un de nos dirigeables a survolé le groupe fortifié de Riva et a bombardé avec quarante grenades-torpilles les forts, les lignes de chemin de fer et les édifices militaires.

Les résultats du bombardement ont été visiblement très efficaces. Notre avion, bien que découvert et éclairé par des projecteurs et des fusées, et malgré un feu intense d'artillerie et de mousqueterie, est rentré indemne.

Communiqué britannique

La nuit dernière, à Saint-Éloi, nos troupes ont attaqué le cratère de mine qui restait entre les mains des Allemands, et s'y sont établies. Par une nouvelle attaque elles ont réussi à s'établir dans les tranchées allemandes au sud-ouest de ce cratère. Aujourd'hui grande activité d'artillerie sur La Basselle, Angres, Vierstraet, Saint-Éloi et Egges. Activité de mines sur La Basselle, Rochin-court et Greenwich.

Les opérations en Mésopotamie

LONDRES, 10 avril. — Le War Office a reçu le rapport suivant du général Lake, commandant les forces anglaises en Mésopotamie :

« Les préparatifs du général Goringe pour l'attaque contre la position de Sannaiyat sont très avancés, quoique les inondations aient réduit le front d'attaque.

« Le temps est beau depuis deux jours. La rivière n'a pas monté depuis le 7 courant. »

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

VINGT-TROIS HEURES. — Dans la région de Roye, une forte reconnaissance ennemie a été dispersée par notre fusillade, avant d'avoir atteint nos fils de fer, au nord d'Andéchy.

En Argonne, notre artillerie a causé de sérieux dégâts aux organisations allemandes au nord de La Harazée. Nous avons canonné énergiquement la partie du bois d'Avocourt occupée par l'ennemi.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement a continué avec une intensité croissante au cours de la journée. Vers midi, les Allemands ont lancé une attaque, débouchant de la région Haucourt-Béthincourt, sur nos positions au sud du ruisseau de Forges. Malgré la violence des assauts qui ont coûté des pertes très sérieuses à l'ennemi notre ligne n'a pas bougé dans son ensemble. Sur notre front le Morthomme-Cunnières, des tentatives d'attaque consécutives à une intense préparation d'artillerie ont été arrêtées par nos tirs de barrage.

A l'est de la Meuse, très violent bombardement de la Cote du Poivre. L'ennemi, en fin de journée, a attaqué à plusieurs reprises nos positions du bois de la Cailllette. Il a été partout repoussé.

En Woëvre, assez grande activité de l'artillerie.

Journée relativement calme sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée du 8 avril, un de nos pilotes a abattu dans la région de Verdun, au cours d'un combat aérien, un fokker qui est tombé dans nos lignes près d'Esnes.

Dans la journée du 9, un autre fokker a été abattu par les tirs de nos canons spéciaux. L'appareil est tombé en Woëvre dans les lignes allemandes.

Un troisième fokker a atterri dans nos lignes en Champagne. L'appareil est intact; le pilote a été fait prisonnier.

Cet après-midi, un avion allemand a survolé Nancy et a lancé deux bombes, qui n'ont causé que des dégâts matériels peu importants.

COMMUNIQUÉ RUSSE

PÉTROGRAD, 9 avril. — (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de Riga, l'ennemi a bombardé le bourg de Secklock.

Dans la région de Jacobsstadt, vif échange de coups de feu.

Dans la région de Drinsk, les Allemands ont fait exploser un canonnet près d'une de nos sapes.

En maints endroits du front du fleuve Dvina, des avions allemands ont jeté des bombes. Nos aviateurs ont effectué quelques vols réussis.

Dans la région de Riga, un de nos avions aériens du type Mourmets a lancé plusieurs bombes sur les cantonnements ennemis.

Dans la région en face de Postavy et au nord du lac de Narotch, feu violent de part et d'autre. Dans cette dernière région, les Allemands ont tenté, après un bombardement, d'approcher nos tranchées, mais ils ont été repoussés.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du littoral, dans la nuit du 7 avril, les Turcs ont attaqué, à trois reprises et sans succès, nos éléments retranchés de la rive droite de la rivière de Karadere.

Dans le bassin du Tchirouch supérieur, nos troupes ont encore progressé.

Communiqué belge

Au cours de la nuit un parti allemand, après s'être parvenu à s'emparer d'un poste d'école belge au sud de Saint-Georges, en a été rejeté immédiatement par une contre-attaque et a laissé neuf cadavres sur le terrain.

Les Etats-Unis et l'Allemagne seraient une fois de plus à la veille de la rupture

WASHINGTON, 10 avril. — L'Allemagne déclinant toute responsabilité pour le torpillage et la perte du *Sussex*, les autorités pensent que cette attitude va compliquer la question en suspens des sous-marins et obliger les Etats-Unis à estimer à leur juste valeur les promesses de l'Allemagne en ce qui concerne les bâtiments récemment coulés.

Les décisions prises à la réunion du cabinet restent encore secrètes. On suppose que, si la réponse de l'Allemagne est jugée insuffisante, le président exigera une réparation et la cessation des pratiques illégales de la guerre sous-marine, sous peine de rupture immédiate des relations diplomatiques. Le président exposera vraisemblablement au Congrès la situation, afin d'établir que la responsabilité de la rupture éventuelle des relations diplomatiques incombera à l'Allemagne.

AMSTERDAM, 10 avril. — Le *Telegraaf* publie une dépêche particulière de Washington annonçant, de source autorisée, que les relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne seront rompues dans le cours de cette semaine si le gouvernement de Berlin ne capitule pas sur la question de la guerre sous-marine.

A Washington, la situation est considérée comme étant exceptionnellement grave. (Information.)

La piraterie sous-marine

Comment fut torpillé le « Caledonia »

MARSEILLE, 10 avril. — Ce matin l'équipage du vapeur danois *Caledonia* a été débarqué au quai de la Fraternité. L'équipage rapporte que soudainement, en Méditerranée, un sous-marin autrichien se montra à la surface des flots.

Le commandant du sous-marin, malgré les conclusions d'incrimination qui flottaient sur le navire, donna au commandant du *Caledonia* l'ordre de quitter le bord avec son équipage. Une demi-heure fut accordée. Tous les hommes de l'équipage et le capitaine, au nombre de 22, prirent place dans les embarcations du bord. Quelques instants après, pendant qu'ils gagnaient le large, ils entendirent une forte explosion, à la suite de laquelle ils virent disparaître le *Caledonia*.

C'est dans le courant de la nuit que les naufragés furent aperçus par un vapeur anglais qui se dirigea vers eux et les prit à son bord où les meilleurs soins leur furent donnés par l'équipage du vapeur anglais.

Au large de Marseille, ce vapeur ramena les survivants à un petit vapeur du service du port de Marseille où ils furent débarqués ce matin.

Nouveaux navires coulés

LONDRES, 10 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur norvégien *Sjelvat* a été torpillé sans avertissement par un sous-marin allemand. L'équipage est sauvé.

LONDRES, 10 avril. — Une dépêche du Lloyd annonce que le vapeur *Eastern-City* aurait été coulé. Le bâtiment ne possédait aucun armement.

LONDRES, 10 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Zofra* a coulé.

LONDRES, 10 avril. — Le Lloyd annonce que le *Silkeworth-Hall*, de 4.777 tonnes, a été coulé. Le capitaine et trente hommes ont été débarqués.

MARTE, 10 avril. — Le vapeur anglais *Yonne* (?) a été torpillé sans avertissement. Quarante hommes de l'équipage ont été recueillis.

LONDRES, 10 avril. — Le Lloyd annonce que le *Glenalmond*, de 2.888 tonnes, a été torpillé. L'équipage a été sauvé.

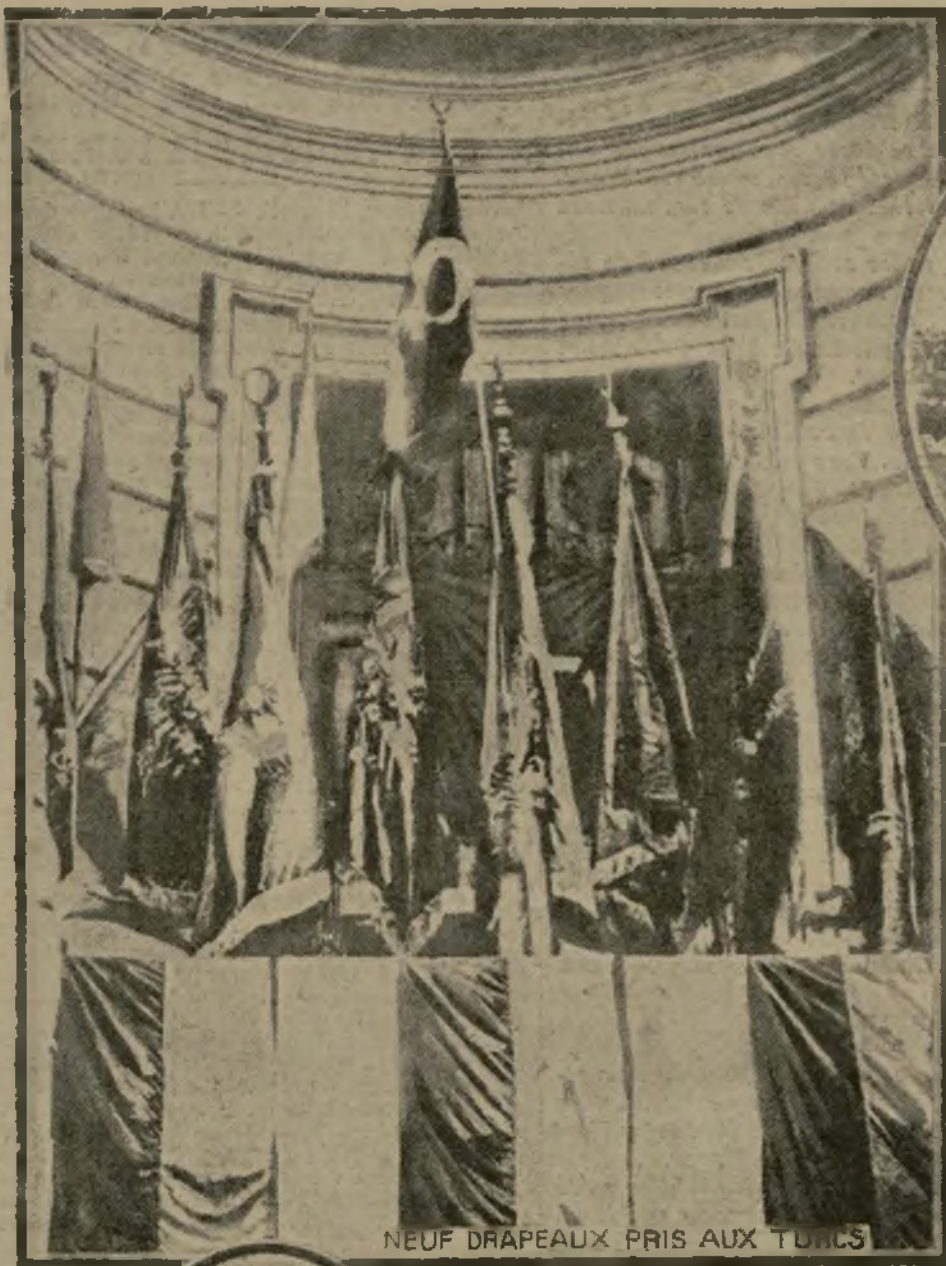
LE CARDINAL HARTMANN entre BISSING ET LE CARDINAL MERCIER

AMSTERDAM. — Le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, est arrivé à Bruxelles où il a été reçu par le gouverneur général von Bissing et l'aumônier militaire le plus élevé en grade.

Il est chargé d'intervenir pour apaiser le conflit survenu entre le cardinal Mercier et le gouverneur général allemand von Bissing, et, suivant des dires non contrôlés, cette mission lui aurait été confiée par le Vatican.

Son voyage à Bruxelles suit immédiatement celui qu'il vient de faire sur le front allemand de Verdun, où il s'est rendu pour donner ses encouragements à la prédication aux troupes.

APRÈS LA RENTRÉE DES RUSSES A ERZEROUM



NEUF DRAPEAUX PRIS AUX TURCS



LE CONSULAT AMERICAIN A ERZEROUM



LA PLACE DU MARCHÉ A ERZEROUM



SOLDATS RUSSES AUPRÈS D'UNE DES PIÈCES QUI DÉFENDAIENT LE FORT AZIS

Ces documents photographiques ont été pris à Erzeroum par les Russes, vainqueurs des Turcs, sitôt la prise de la ville. Parmi eux figure le consulat américain où, jusqu'à l'arrivée de nos Alliés, se sont groupés les Arméniens de la ville pour échapper au massacre dont ils étaient, nuit et jour, menacés.

LA GUERRE A INSPIRÉ UN HUMORISTE RUSSE



M. Denostoff Ouralsky, artiste russe, vient d'exposer à Pétrograd une série d'œuvres symboliques, réalisées en pierres de couleurs diverses, et où il a représenté les « sympathiques » et les « antipathiques » de la guerre avec une verve bien de circonstance.

Comment les Allemands "empoisonnent" les neutres

Des vagues de papier noir ont submergé la Hollande.

Sous ce titre : L'Allemagne et les neutres, la *Revue de Hollande* publie une étude très documentée sur la façon dont nos ennemis conduisent leur propagande à l'étranger, plus particulièrement en Hollande, et s'efforcent d'agir sur l'opinion publique.

L'auteur de cet article, M. Charles Herbiel s'en tient aux faits et aux manœuvres qu'il connaît et il nous montre « quelques-unes des innombrables vagues de papier noir qui ont déferlé sur la Hollande » pour impressionner diversement ce coin de terre « échappé par miracle à la conflagration mondiale... »

Les Allemands n'ont rien négligé pour imposer aux neutres leur façon de voir. Après avoir, au début de la guerre, tenu leur avis en médiocre estime, ils ne tardèrent pas à déclencher une action d'ensemble « dont on chercherait en vain l'équivalent dans l'histoire. »

Tout ce que l'Allemagne compte de groupements, d'autorités, d'initiatives, fut mobilisé et ce fut, dès lors, contre les consciences neutres une offensive qui n'a pas encore désarmé.

C'est par les éditions spéciales de sa presse et l'organisation de sa publicité extérieure qu'elle tenta de circonvenir les esprits et de les mener sous l'abondance du papier. Les éditions de guerre furent multipliées et répandues à profusion en Hollande et dans les territoires occupés de France, de Belgique, du Luxembourg et de Pologne.

Sous prétexte de répondre au besoin de « vérité » manifesté par le public hollandais la *Kelische Volkszeitung* par exemple, édita un résumé sans annonces de ses trois éditions quotidiennes, offrant à un prix défectueux en « quatre grandes pages sans lacunes (?) composées clairement et groupées d'une façon pratique, un reportage continu et ininterrompu des événements militaires et de tout ce qui y a trait, sous le rapport politique, économique et social. » A des particuliers chargés de leur répartition elle offrait gratuitement pendant quinze jours l'envoi sous bande de dix exemplaires et continuait ce mode de propagande moyennant un abonnement modique, juste ce qu'il fallait sans doute pour avoir l'assurance que les numéros ne seraient pas perdus, mettant, en outre, à leur disposition « du matériel de propagande, d'élegants (?) panneaux de réclame, etc., etc. »

Le *Berliner Tageblatt*, non moins actif, consacre à l'étranger une édition hebdomadaire. Le *Berliner Lokal Anzeiger* publie une *Deutsche Kriegszeitung* et la *Tegliche Rundschau* une *Kriegs-rundschau*, également très répandues. « L'*Hamburger Freudenblatt*, en dehors d'une édition hebdomadaire de 8 ou 10 pages, a une édition illustrée, *Welt im Bild*, rédigée à l'origine en cinq langues, actuellement en sept. »

L'Institut colonial de Hambourg édite pour les besoins de la même cause, avec autant de soin et les milieux espérantistes hollandais ne sont pas oubliés par l'Allemagne.

Il fallait au plus vite, et coûte que coûte, décider les journaux étrangers à prendre position, gagner l'opinion, exposer le point de vue allemand et pour cela l'Allemagne dépensa et se dépensa sans compter, prêtant à la presse autochtone ses clichés, envoyant gratuitement des renseignements géographiques, stratégiques, etc., inspirant les rédacteurs la expérimentés en matière d'art militaire, fournissant la traduction en néerlandais des principaux articles que ses grands journaux publiaient.

A côté de la *Deutsche Wochenzeitung für die Niederland und Belgien*, un journal de langue allemande paraît même en Hollande, le *Leinburger Tageblatt* qui est la doublure de l'*Auchener Rundschau* d'Aix-la-Chapelle et dont les suppléments portent encore le titre.

Ce formidable effort de presse intensifié par les groupes, les agences et les initiatives particulières, fut complété par les tracts, brochures, publications officielles, etc. Le *Livre Blanc* sur « la guerre des francs-tireurs en Belgique », publié par le ministère impérial des Affaires étrangères, fort volume de 390 pages, fut adressé aux fonctionnaires, négociants, etc. Le bureau des *Deutschen Handelstag*, de Berlin, organisa un service d'imprimés périodiques donnant des « indications sommaires sur les événements, les origines de la guerre et l'esprit criminel des adversaires de l'Allemagne », etc.

De temps en temps, des truquages trop apparents rendent cette propagande ridicule. C'est ainsi que la *Oorlogskroniek*, revue mensuelle d'une soixantaine de pages, donne, en novembre 1915, des types de soldats serbes prisonniers des Allemands qui avaient été, en décembre 1914, déjà présentés comme prisonniers des Autrichiens. On ne saurait penser à tout.

Des entreprises allemandes, dissimulées sous le masque néerlandais, furent mal accueillies et servirent médiocrement l'influence germanophile. Le piège était trop visible et, même entretenus à

grands frais, ces foyers de propagande allemande n'eurent aucun effet sur le fond de l'opinion.

Cette vague fut avant tout et obstinément anglophobe. Une série de brochures se proposa pour but de démontrer qu'au cours des siècles « l'Angleterre a opprimé, violé, trompé tous les peuples avec lesquels elle est entrée en contact et qu'à la poursuite de ses desseins égoïstes elle n'a reculé devant aucun moyen. »

Dans la littérature de guerre allemande, dont le catalogue ne compte pas moins de 123 pages d'un texte serré sur deux colonnes, une seule brochure est consacrée à la Hollande. Elle est présentée comme l'œuvre d'un Hollandais qui a eu la modestie de ne pas signer. Ce patriote anonyme prévoyait la répétition, à échéance plus ou moins longue, du grand conflit européen et préconise l'alliance qu'on devine. Les conclusions semblent avoir été écrites par une plume résolument pan-germaniste.

Un Hollandais, authentique celui-là, attentif aux desseins probables d'une Allemagne victorieuse, a noté avec soin tous les projets allemands relatifs à son pays et en a composé une brochure d'une lecture édifiante : *Nederland en Deutschland, een van Documenten*. M. Charles Herbiel dit qu'un chapitre pourrait y être consacré aux démarches du député du Reichstag Ludwig Alpers, de Hambourg, qui essaie — sans résultat encourageant — de recueillir des adhésions hollandaises à une fédération des Etats d'Europe centrale dont l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie formeraient le noyau.

Les ennemis sont encore gens à ne douter de rien !

L'hommage de la jeunesse française au prince Alexandre de Serbie

Ainsi qu'*Excelsior* l'annonçait récemment, les lycéens et collégiens de France ont eu l'honneur d'offrir au prince de Serbie une épée d'honneur, symbole de courage et de victoire. Des souscriptions ont été remises à cet effet dans tous les établissements d'enseignement secondaire. Et hier, à midi, une délégation de jeunes gens a été reçue par le prince Alexandre auquel l'un d'eux a présenté l'esquisse de cette œuvre d'art.

Tout touché par la généreuse idée de la jeunesse française, le prince a déclaré qu'il porterait cette épée, ce précieux souvenir, ouvrage de l'élite, et qui respecte dans sa forme le modèle d'ordonnance ; la poignée en est formée par l'énergie figure d'un montagnard serbe dont la main enserrée les trois branches réglementaires de la coquille. Mais ces trois branches sont remplacées par trois serpents, qui représentent l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie : un quatrième serpent vient par derrière mordre au talon le montagnard qui pose son pied sur la tête du reptile et l'écrase : symbole de la Bulgarie.

La poignée est d'or, le fourreau d'argent avec des parties émaillées dont le dessin a été emprunté aux mosaïques des couvents de Ravenne et de Sainte-Apolline.

La lame d'acier, damasquinée d'or, portera cette dédicace de la jeunesse française : au chef de l'indomptable Serbie.

Les socialistes français refusent de reprendre les relations avec les socialistes allemands

Le Conseil national du parti socialiste a terminé ses travaux.

Il a voté, par 1.995 voix contre 960 et 12 abstentions, une résolution résumant les discussions qui s'étaient engagées.

Cette résolution débute par la déclaration suivante : « Le Conseil national du parti socialiste se déclare résolu, comme le Congrès du 25 décembre lui en a donné mandat, à continuer son effort dans la Défense nationale pour la sauvegarde de la France attaquée et envahie, comme pour le rétablissement de la Belgique et de la Serbie dans leurs droits de nations libres et indépendantes. »

Passant ensuite à l'éventualité d'une reprise des relations internationales, le Conseil déclare que les conditions prévues pour cette reprise par le Congrès de décembre 1915 « ne sont pas encore réalisées. »

Le Conseil exprime que l'affirmation d'une minorité dissidente en Allemagne est de nature « à abréger le délai dans lequel pourra s'exercer l'action internationale du socialisme. »

Il importe, toutefois, dit la déclaration, que les diverses sections du parti fassent préalablement connaître publiquement et avec précision « leur avis sur les problèmes posés par la guerre et particulièrement sur les responsabilités aux origines et sur les garanties qu'il convient que le socialisme s'efforce de réclamer et d'imposer en vue d'obtenir une paix durable. »

Le Conseil déclare enfin que le parti n'aura aucun rapport avec l'organisme issu de la Conférence de Zimmerwald.

Lombard, Laborde Garfunkel et C^{ie}

(DIXIÈME AUDIENCE)

Les témoins de l'accusation

A l'audience de samedi, le commissaire de police Dhubert avait fait cette précise déclaration : — Cette affaire m'a valu d'être menacé de révocation, parce que j'ai fait mon devoir et que j'ai dit la vérité.

A ce moment aucun des défenseurs ne proféra l'interrogation qui était sous toutes les lèvres : Par qui ?

Quarante-huit heures passèrent, et M. Alexandre Zévans, rappelant l'extrême gravité des propos de M. Dhubert, demandait au colonel Favart, au début de cette dixième audience, de faire revenir le témoin à la barre pour faire connaître de qui lui étaient venues les menaces de révocation. M. Dhubert vint préciser :

— Du docteur Laborde, lui-même, parce que je relevais contre lui le délit de violence contre un inférieur.

Il y a dans l'auditoire quelque désappointement, d'ailleurs aussitôt souligné par un échange d'observations entre M. Charles Philippe, Albert Crémieux et Ducos de La Haille. L'un d'eux s'écrie :

— On aurait pu croire que les menaces venaient de plus haut !

L'incident menaçant de se prolonger, le colonel Favart y met fin par ces mots :

— Tout cela n'a rien à faire avec l'accusation, et le conseil appréciera.

Nous revenons à un nouveau dépôt de conclusions ; quand nous serons à cent...

M. Lagrosillière, au nom du docteur Saint-Maurice, demande acte au conseil de ce que, lors de la perquisition opérée chez son client, 25, rue du Vieux-Colombier, à la date du 14 octobre 1915, par le commissaire Dhubert :

1° Les objets saisis n'ont pas été ni inventoriés, ni décrits ;

2° Qu'ils n'ont été ni classés, ni étiquetés ;

3° Qu'ils n'ont aucunement été paraphés par le docteur Saint-Maurice ;

4° Que ces objets n'ont pas été représentés à l'inculpé ;

5° Que le commissaire Dhubert n'a pas appelé le concluant pour les opérations faites plus tard dans le cabinet du magistrat.

Le défenseur demande également acte, au sujet des surcharges relevées sur l'agenda du docteur Saint-Maurice, que ce document a été représenté à l'inculpé seulement le 17 novembre 1915.

Au nom du commandant Mareel, que les dernières audiences ont rendu aphone, le lieutenant Wattine, commissaire du gouvernement, sollicite le rejet basé sur ce que l'audience constitue, de par la loi, la véritable instruction orale.

Le conseil, statuant, admet cette thèse et se borne à donner acte au docteur Saint-Maurice de la déposition du commissaire Dhubert.

On entend ensuite M. Dybowski, médecin-inspecteur mobilisé, qui confirme que le docteur Lombard était régulièrement investi, en vertu d'une lettre de service ayant son agrément, des fonctions de médecin-chef pour les hôpitaux temporaires 27 et 38.

L'inspecteur de la Sûreté générale Louis Simon, qui arrêta Garfunkel en Suisse, vient déclarer que c'est son ami, l'adjudant Ménard, qui, le 14 septembre dernier, lui révéla l'existence de l'agence Lombard. Avec l'agrément de ses chefs, et après entente entre les ministères de la Guerre et de l'Intérieur, il dirigea les opérations devant mettre fin à la « combinaison ».

L'inspecteur Simon provoque les rires de l'auditoire en racontant qu'après son arrestation, Garfunkel lui avait offert deux bouillons de manchettes en diamants et le... Nisham Iflikar.

Cette déclaration amène une protestation de M. Charles Philippe, à laquelle le colonel Favart riposte qu'il ne tolérera pas les multiples incidents ayant pour objet d'allonger les débats.

Les inspecteurs Alfred Cayen et Edouard Henry confirment la déposition précédente.

A une question de M. Charles Philippe, l'inspecteur Henry refuse de désigner les personnes « honorables », affirme-t-il, qui lui ont fourni des renseignements nettement défavorables sur le couple Garfunkel.

— J'ai donné ma parole d'honneur de ne pas les nommer, déclare le témoin.

Et Garfunkel de se lever pour s'écrier :

— Permettez-moi de douter de votre honneur...

Le colonel proteste en ces termes :

— Je n'ai pas fait appel aux renseignements de police, la défense aurait dû en faire autant.

Alfred Bougenier.

SITUATIONS

brochure envoyée franco.
PIGIER rue de Rivoli 59. Paris.

DOULEURS RENCONTRÉES

Lequel?

C'est un « Ch'Nord » — lisez un gars de ce Nord — un de ces soldats vers qui va l'attendrissement des mairaines et qui, en permission dans la capitale, déambulent, oisifs, parce qu'ils ne connaissent personne.

Celui-là vivait à Tourcoing, tranquille, à quarante-deux ans sonnés, gagnant de bonnes journées. Il avait une femme qu'il chérissait et quatre enfants, deux fils et deux filles, qui poussaient bien.

Puis l'avalanche allemande déferla.

— Restez avec les vôtres; disaient les uns.

D'autres conseillaient :

— Fuyez tous ensemble.

Avec sa droiture de bon Français, il décida, simplement, que les siens resteraient, courageusement, pour tâcher de sauver la maison.

Lui, serait soldat. Et il partit.

De pays en pays, de gendarmerie en gendarmerie, il dut aller jusqu'à Dunkerque où se trouvait l'autorité militaire qui le concernait. Un vieux major lui parla avec douceur, mais l'expédia à Grenoble, par une de ces raisons mystérieuses dont se complique le recrutement.

Quatre-vingt-seize heures de voyage, avec les nuits sans sommeil dans les gares et le seul ravitaillement de la Croix-Rouge.

A Grenoble, inscription dans une compagnie de dépôt, presque tout entière d'inaptes. Exercices mornes. Monotone maniement d'armes. Garnison agréable pour qui a de l'argent. Mais le pauvre Ch'Nord n'a pas d'argent. Et, obstinément, il pense avec une infinie tristesse à tous les siens, restés là-bas aux mains de l'ennemi; les camarades ne sont pas méchants, mais ils comprennent mal sa peine et le trouvent ennuyeux. Sa seule joie est de fumer d'interminables « pipettes ».

Après de longs mois, brusquement, sans qu'il sache pourquoi, lui arrive l'ordre, ainsi qu'à quelques autres, de partir sur le front, rejoindre un régiment de réserve. Il n'a pas peur de se faire tuer, mais il voudrait savoir les siens en sûreté, avoir au moins de leurs nouvelles, apprendre que ces bandits n'ont pas fait de mal à sa femme, à sa grande fille Françoise, à son fils Jean, à Ninette et à Robert, les tout petits. Ah! comme il y songe! Il n'en dort pas! Il a bien essayé de se renseigner par le ministère, par la Suisse. Il a écrit plus de dix lettres. En vain toujours. D'ailleurs il ne reçoit jamais de lettre de personne.

Sur le front, après un autre bien long voyage et des marches à travers bois sous le sac trop lourd, il est mieux accueilli qu'au dépôt. Ce sont, pour la plupart, des jeunes qui plaignent ses cheveux gris et s'attendrissent de son histoire qu'il raconte complaisamment, heureux de se dégourdir un peu le cœur, montrant une vieille photographie de ses chers absents.

— Ma femme est mieux que cela, vous savez, et mes petits ont dû grandir.

Au bout de quelques semaines, une nuit : alerte. Le bombardement a été intense et le commandant serre des mains. Tout cela n'est pas naturel.

En effet, la compagnie doit attaquer une crête gênante et dangereuse. Alors le Ch'Nord sent, au fond de lui, une joie sourde, mêlée de rage, la joie d'aller les trouver lui-même avec son fusil, ces misérables, ces maudits! Il faut cette joie, il faut cette rage, pour passer sans flancher sous le tir de barrage et les mitrailleuses. Il va, il va, dans la fumée, sans trop comprendre. Il crie. Il tire des coups de fusil. Il rampe sur des cailloux qui le meurtrissent. Tout d'un coup il se retrouve, il ne sait comment, dans la tranchée ennemie, empêtrée de sacs. Les Boches, paraît-il, ont « trinqué » ferme, et, à cette pensée, il rit, il rit nerveusement. C'est la première fois qu'il rit depuis la guerre.

Par quel artifice encore du recrutement, une note arrive-t-elle peu après à son sujet. On se décide à le trouver trop vieux. On s'est aperçu qu'il a trop d'enfants pour faire l'attaque à la baïonnette. Et le voilà évacué vers un régiment territorial.

Troisième voyage, moins loin, car le régiment aussi est sur la ligne. Mais, par bonheur, une dizaine d'autres Ch'Nord, malheureux comme lui, sont là, et il bavarde avec eux, et il fume des pipettes et il boit de la bière, car il a cinq sous par jour maintenant. Ces autres Ch'Nord sont plus débrouillards que lui. Ils reçoivent des colis de plusieurs œuvres, ils ont des mairaines qui envoient cent sous; même l'une d'elles une dame très bien, qui a des relations en Hollande, a obtenu des nouvelles laconiques, mais sûres, des familles de trois d'entre eux.

Aussi, à son tour, bien vite, fait-il écrire à la dame, avec toutes les explications nécessaires. Quelle fête s'il pouvait savoir enfin quelque chose!

Et voici qu'après cinq semaines la réponse est venue, sans détail aucun, disant ceci, visé par la Kommandantur :

Votre femme va bien. Vos enfants aussi. Mais un est mort l'an passé.

Lequel? Le renseignement ne le dit pas.

Qui doit-il pleurer? Sa grande Françoise, si douce,

si bonne ménagère? Son Jean, si gai? Petite Ninette? Petit Robert? Oh! l'horrible incertitude!

Qui espérer revoir? Qui regretter? D'autres lettres supplantes sont parties, mais la bonne dame ne répond plus. La Kommandantur ne renseigne plus, sans doute!

Il voudrait savoir, pourtant, et il a peur de savoir...

Et les mois passent, longs, si longs, à force de nuits blanches, à rouler dans sa pauvre tête en feu, cette torture...

Henry de Forge.

CONSEIL MUNICIPAL

La sépulture des gardes de Paris

Au mois de décembre dernier, M. Merlin, conseiller municipal, déposait une proposition ayant pour objet d'accorder au régiment de la garde de Paris une concession au cimetière Montparnasse, pour y inhumer des officiers, sous-officiers et soldats de la garde partis au front sur leur demande, morts au champ d'honneur.

Cette proposition est venue hier en discussion au cours de la séance publique.

Le rapporteur, M. Merlin, après avoir rappelé que 116 de ces braves avaient été tués, que 126 avaient été blessés, que 12 avaient été décorés de la Légion d'honneur, 37 de la médaille militaire et 213 cités à l'ordre du jour, a déposé une motion invitant l'Assemblée à adresser aux soldats de la garde de Paris le témoignage de son admiration pour leur brillante conduite sur les champs de bataille. Puis il a invité le Conseil à accepter les conclusions de son rapport, relatif à cette concession.

Mais M. Ranvier, rapporteur des cimetières, ayant fait observer que, jusqu'à la fin des hostilités, aucune concession pour sépultures ou pour érection de monuments commémoratifs ne pouvait être accordée sans qu'il ait été procédé à une étude par un rapport d'ensemble, l'Assemblée n'a pas ratifié la demande de M. Merlin. Et M. Ranvier d'ajouter qu'on ne pouvait prendre de décisions de cette nature sans tenir compte de toutes les catégories de personnel de la préfecture de la Seine et de la préfecture de police, pour lesquelles on pourrait demander les mêmes « faveurs ».

Mais M. Ranvier a fait renvoyer à la deuxième et à la quatrième commission une proposition aux termes de laquelle la Ville de Paris adressait aux instituteurs mobilisés le témoignage de son admiration pour leur brillante conduite, et qu'un terrain soit réservé au Père-Lachaise pour ériger un monument commémoratif en l'honneur des instituteurs morts pour la patrie.

Cette question réglée, sur le rapport de M. Vivol, le Conseil a décidé que le nom de la station du Métro « Pont d'Austerlitz » serait remplacé par celui de « Quai de la Rapée ».

En outre, le Conseil a renvoyé pour étude à la quatrième commission une proposition d'un grand nombre de conseillers, pour que le nom du « colonel Briant » soit donné à une rue de Paris. — M. E.

LA ROBE DE NOS FILLES

Voici que vont commencer les vacances de Pâques : on va partir pour une quinzaine, trois semaines,



Blouse de serge bleue.
Jupe à carreau.

peut-être, vers un air plus pur, retrouver les bonnes joues roses que six mois de lycée ou de cours ont pâlies. Il faut songer à préparer pour fillettes et garçons un ou deux costumes pratiques leur permettant de jouer et de courir à l'aise. Le modèle croqué ici est très chic et aussi très pratique en sa simplicité. C'est une longue blouse de forme assez ample de façon à suivre tous les mouvements balancés de la marche et à s'étaler tout à l'aise sur la jupe. Cette blouse est en serge d'un joli bleu toile; elle n'est ornée que de grosses piqûres soulignant les poches et ourlant le col et les parements. La jupe est en serge à carreaux bleus et sable. Un chapeau souple, assez grand, en tégis souple de teinte grège, cerclé d'un biais de soie bleue semblable à la cravate, accompagne cette robe. Quand il fera chaud, ces blouses seront très amusantes en toile de Vichy à carreaux, avec chapeau de même tissu.

Jeanne Farman.

Faits divers

Mort subite

Dans la matinée d'hier, vers 9 heures, M. Emile Duquel, âgé de soixante ans, négociant à Thourans (Deux-Sèvres), passait en face du numéro 136 de la rue de Rivoli, quand, brusquement, il s'affaissa sur le trottoir.

Le malheureux fut transporté dans une pharmacie voisine, mais tous les soins étaient inutiles; il venait de succomber des suites d'une affection cardiaque.

La famille du défunt a été informée par les soins de M. Durand, commissaire de police du quartier.

POUR QUE LES MUTILÉS
puissent reprendre place
dans l'armée des travailleurs

Ceux qui s'efforcent de dresser, un peu prématurément peut-être, le bilan moral de la guerre, affirment non sans raison que nous y avons gagné le sens de l'organisation, l'amour et le respect de l'ordre, de la méthode, de l'utile.

Tout le monde sait à quel point nos forces actives sont mobilisées pour la défense nationale, mais il n'est pas sans intérêt de constater que nous savons voir au delà, ce qui est mieux encore. Nous nous organisons donc aussi pour la Paix et je viens d'admirer la méthode qui préside à la mise sur pied d'une œuvre de juste prévoyance et de haute solidarité sociale.

L'initiative est une de celles qui ont besoin d'être connues. Elle évolue sous la direction du ministère de la Guerre, mais elle a, comme il convient, tous les appuis du Ministère du Travail. Elle fait déjà une excellente besogne.

Elle recherche et elle obtient déjà des résultats pratiques. « L'Office national de Placement des Mutilés et des Réformés de la Guerre 1914, 1915, 1916 » (Orsay) replace dans le groupe humain ceux qui pouvaient avoir l'appéhension d'en être isolés. Il fournit une activité rémunératrice et les satisfactions qui en découlent (morales et matérielles) à ceux qui ont fait le sacrifice d'une partie de leurs forces au service de la patrie.

Il n'est donc pas d'œuvre plus belle, ayant plus clairement compris les nécessités de l'heure présente et les problèmes de demain.

Nous avons vu des blessés dans le cadre des hôpitaux; nous les avons retrouvés dans une vie qui avait cessé d'être normale et qui était pour cela même un peu empreinte d'amertume.

Pour ces sortes de glorieux exclus, il n'est pas de récompense qui vaille ce don du travail, cette possibilité de gagner à nouveau le pain quotidien. Après les citations, la croix de guerre, la satisfaction du devoir vaillamment accompli, rien ne peut se comparer à leur désir de pouvoir échapper à l'inaction, à leur joie de se créer une place nouvelle dans une existence laborieuse.

Ceux qui ont servi la France les armes à la main ont deux fois conscience de la valeur des outils. C'est avec du travail qu'il leur est possible de la servir encore. Grâce à cet Office national de placement, ils pourront désormais choisir le métier pour lequel ils se sentent le plus de forces ou de goût.

Cette organisation que nous avons visitée est le triomphe de la méthode simple, claire et française. Elle accueille tous les blessés, leur trouve un emploi et les suit avec cette bienveillance qui n'humble pas parce qu'elle est faite de bonne volonté sincère et de compréhension.

Elle donne à tous les mutilés cette assurance réconfortante que si, par leur travail, ils se libèrent de l'inquiétude et du besoin, ils rendent davantage encore service à la collectivité qui ne doit ou ne peut négliger aucun concours, celui des braves moins que tout autre.

En dehors de certains cas trop douloureux, il n'en est pas qui ne puissent s'adapter à certains travaux, tenir certains emplois. Et comme nous émettions, à ce sujet, quelque doute, on nous a donné cet exemple qui a toute la valeur d'un fait : celui d'un mutilé des deux jambes qui est actuellement gardien de sémaphore.

N'y a-t-il pas là plus qu'il ne faut pour encourager tous les espoirs.

Il est donc essentiel que les demandes d'emploi affluent à cet office dont l'organisation est remarquable par sa souplesse et son esprit de bienveillance et qui veut n'être rien moins pour le mutilé que l'extension de sa famille.

Déjà bon nombre de maisons, d'industriels et de commerçants s'adressent à lui pour recruter leur personnel et, de plus en plus, les mutilés savent qu'ils trouveront par cet intermédiaire les ressources qui doivent s'ajouter à leur pension de réforme.

Que les blessés, même avant leur sortie de l'hôpital, signalent leur situation et leurs aptitudes à cet office, qu'ils aillent rendre visite à ceux qui les attendent là-bas, qu'ils songent enfin à leur avenir et choisissent un des mille emplois qui leur sont accessibles. L'activité nationale a besoin de toutes les bonnes volontés qui sont la sienne et qui ont fait leurs preuves. Il faut que les blessés aident tous les valides, dans la mesure de leurs forces à reconstruire la grande France de demain.

RÉCLAMEZ-NOUS D'URGENCE

les exemplaires d'Excelsior qui manquent dans votre collection. Nous sommes en mesure de fournir, sur demande, à ceux de nos lecteurs qui ne les trouveraient pas chez certains de nos dépositaires, tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914. Joindre par exemplaire demandé : France, 0 fr. 10; Etranger, 0 fr. 20.

LES CONTES D'EXCELSIOR COLLECTIONS

Le 3 août 1914, M. Octave Le Pellerin rentra chez lui et héla sa femme dès l'antichambre :

— Louise! Louise!...
— Ce fut Eugénie, la cuisinière, qui se présenta :
— Madame est dans sa chambre...
— Ma fille, prononça solennellement M. Le Pellerin, la guerre est déclarée!
— Ah!... mon Dieu!...

Mais déjà Octave avait rejoint sa femme. Louise Le Pellerin était en train de coudre un cinquième volant de dentelle à une robe estivale.

Octave brandit un poing qui froissait trois journaux :

— Ma chère amie...
Mais Louise, sans lever les yeux, coupa :
— J'ai entendu... La guerre est déclarée. Depuis un mois bientôt on ne parle pas d'autre chose; il fallait s'y attendre!

M. Le Pellerin s'installa sur une chaise :
— J'ai espéré jusqu'à la dernière minute.
— Il vaut peut-être mieux en finir avec ces sales Allemands!

— Je suis de ton avis... Mais il n'en est pas moins vrai que voilà une heure grave.

— Bien sûr! approuva Mme Le Pellerin en dépliant sa robe et en faisant bouffer ses volants.

Cette placidité irrita légèrement Octave :

— Tu n'as pas l'air, mon enfant, de t'émouvoir beaucoup d'un événement, en somme, historique!

— Je m'en émeus beaucoup, au contraire. Une femme ne peut pas ne pas avoir l'horreur de ces tueries. Mais je suis heureusement affranchie de l'angoisse que vont éprouver tant d'autres malheureuses qui verront partir leur mari ou leur fils. Octave!... je bénis le Ciel qui me permet de te garder.

— Merci bien! Je préférerais n'être pas pied-bot et aller faire mon devoir.

— Ne dis donc pas de bêtises, mon ami! Quant à Jean-Louis, il n'a que huit ans et, de son côté aussi, nous sommes tranquilles. Cela dit, je pense absolument comme toi : nous allons vivre des heures sévères. Comment trouves-tu ma robe?

— Très jolie!... Très jolie!...

— Tu ne la regardes même pas!...

— Si!... Si!... Très jolie!...

Puis, suivant son idée, Octave Le Pellerin ajouta :

— Voilà : j'ai acheté ces trois journaux : *La Gazette*, *L'Indépendant* et, bien entendu, *Aujourd'hui*, qui a les meilleures informations. Je les achèterai tous les jours et nous en garderons la collection pendant la guerre.

Mme Le Pellerin, en jupon court, était en train de passer sa robe.

— Si tu veux, mon ami... si tu veux!...

— Oui, continua Octave. Nous voici arrivés à un grand tournant de l'histoire de la France, et même, j'oserais dire, de l'histoire du monde; et c'est intéressant de conserver cette histoire, racontée au jour le jour. Nous pouvons avoir besoin de recourir à un renseignement, de retrouver un détail, une date... Et puis, plus tard, ce sera précieux pour Jean-Louis. J'achèterai un grand carton. Nous mettrons les collections dans sa chambre.

— Parfaitement, concéda Louise... Tu feras tout ce que tu voudras dans la chambre de Jean-Louis... pourvu que tu ne me fourres pas ton carton dans ma chambre à moi... Je ne sais déjà pas où mettre les miens!

— Tu as déjà une collection de journaux?...

— Moi!... jamais de la vie!... Je te parle de mes cartons à chapeaux...

— Ah!... très bien!... Je n'avais pas compris.

Et, tous les jours, fidèlement, Octave Le Pellerin acheta *La Gazette*, *L'Indépendant* et *Aujourd'hui*.

Seulement, il constata assez vite qu'un seul carton pour ces trois journaux amènerait des confusions et ce fut trois cartons qu'il se procura.

Plus un quatrième!...

Le *Grand Illustré* était indispensable. On n'entreprend pas une collection des journaux de la guerre sans l'enrichir du *Grand Illustré*.

C'est là où Octave Le Pellerin et sa femme et, plus tard, Jean-Louis trouveraient une documentation graphique précieuse! Aussi, tous les soirs, Octave pliait ses journaux en quatre et les disposait avec soin les uns sous les autres, et les cartons se gonflaient à vue d'œil.

Or, voilà que, le besoin créant l'organe, parurent, presque coup sur coup, des recueils admirablement conçus et exécutés et contenant, chaque semaine, d'extraordinaires, de saisissantes, de véridi-

ques photographies prises sur le champ de bataille. Ce fut *Le Reflet*, ce fut le *Tel-Quel* et aussi *Le Témoin*. Et Le Pellerin informa Louise de son intention de les collectionner et de les réunir, eux aussi, en des cartons appropriés.

Mais il se heurta à une femme mal disposée. Déjà, dans la chambre de Jean-Louis, les cartons tenaient une énorme place et ils enflaient tous les jours.

L'enfant se plaignait de ne plus savoir où mettre ses propres livres et Mme Le Pellerin déclara à son mari qu'il y avait lieu de s'arrêter.

— Quand on a commencé une collection, dit Octave, il faut la continuer!

— Je vais te suggérer une idée : classe tes journaux par trimestres; fais un paquet de chaque trimestre et fais monter tout ça dans la chambre d'Eugénie...

— Au sixième?

— Au sixième.

— Et si je veux retrouver un document?

— Mais, justement, Eugénie t'y aidera!

Blessé, Octave s'entêta. Il acheta le *Reflet*, le *Tel-Quel* et le *Témoin*, et les cubes de papier, dûment classés et étiquetés, s'accumulèrent et gagnèrent de la place. La chambre de Jean-Louis étant remplie, M. Le Pellerin fit construire des étagères dans son antichambre. Puis il fit monter les six premiers mois de tous les journaux dans la chambre d'Eugénie, ainsi que le lui avait conseillé sa femme.

Puis, la cuisinière ayant déclaré qu'elle « ne pouvait plus se grouiller chez elle », il fallut aviser à un autre moyen.

Octave essaya de déloger une planche de cartons à chapeaux pour y placer une partie du *Grand Illustré*; mais ce fut Louise qui, plus habile, parvint à fourrer deux grands cartons à la place de deux trimestres de *La Gazette* et le ménage commença à connaître d'âpres discussions.

Cependant, la guerre continuait; personne n'osait plus même prédire quand elle prendrait fin, et les journaux s'accumulaient, et Louise ne dérangeait plus, et Le Pellerin s'obstinait à acheter, tous les jours, des feuilles nouvelles. Il fallut envisager l'hypothèse d'un déménagement, car déjà la salle à manger était atteinte par la marée grandissante.

Ce fut un soir de février dernier que les Malvudy vinrent dîner chez leurs amis Le Pellerin, et ce fut après le dîner que s'éleva, entre M. Malvudy et Octave, une discussion fort vive à propos de la fameuse bataille de l'Yser, dans laquelle Octave, au titre de Malvudy, confondait l'affaire de Paschendale avec celle de Dixmude. Novembre 1914, disait Malvudy; décembre, soutenait M. Le Pellerin.

Mais Octave coupa court à la controverse :

— Je vais vous confondre. Je n'ai qu'à chercher dans ma collection du *Grand Illustré*. J'ai encore dans l'œil un des dessins où se trouve représentée une des phases de la bataille.

Et il se leva pour passer dans la chambre de Jean-Louis. Il s'agissait de trouver le paquet étiqueté : 4^e trimestre 1914.

Il n'était pas chez Jean-Louis.

Il n'était pas dans l'antichambre.

Il n'était pas dans la salle à manger.

Il ne pouvait être que chez Eugénie... au sixième!

Le Pellerin s'y dirigea.

Au bout d'une demi-heure, souffant, suant, les mains noires de poussière, il revint avec son fameux 4^e trimestre, et il le laissa tomber sur la table.

Un couteau à dessert trancha les liens et les exemplaires du *Grand Illustré* apparurent. Ils étaient méthodiquement classés.

Mme Malvudy félicita Octave de son esprit d'ordre. Et Octave chercha le numéro qui allait réduire son adversaire au silence.

Mais, dans l'admirable collection, un numéro manquait, qui était celui-là même. Un numéro manquait, un seul!...

Mais il manquait.

Et pendant que, devant la mine déconfite de Le Pellerin, ses amis essayaient de le consoler, Louise, sans étonnement devant les malices accoutumées du Sort, regardait son mari du coin de l'œil et se retenait pour ne pas rire.

Montboyer.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. -
Cartonnage élégant, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 30

Les "vient de paraître"

Le Bondeau, par M. FÉLICIEN CHAMPSAUR.

Si M. Félicien Champsaur fait des livres passablement « satyres » en temps de paix, et s'il en publie de non moins « satyres » en temps de guerre, alors?... Quelle différence entre la guerre et la paix? L'auteur affirme que son œuvre la plus récente doit égayer le poilu aux tranchées, le malade, blessé, dans son lit d'hôpital. Nous savons des hôpitaux où on relit le *Cid*, où on le joue. Non! vraiment... le *Bondeau* aurait pu attendre. Il n'a pas le mérite d'être celui qui aveugle les neutres, et qu'un bon livre, un livre de « temps de guerre » eût peut-être dénoué et fait tomber. En lançant cette histoire d'amour aujourd'hui, M. Champsaur retarde, ou il avance. Mais, quoiqu'il s'en défende, il n'est pas d'actualité. Excusons-le, puisqu'en même temps il publie *Metz en 1870*, avant, sans doute, d'écrire *Metz française en 1916*.

... puis il mourut, par MIRE JEANNE LANDRE.

Qui donc a dit : « Loin des yeux, loin du cœur » ? Mme Jeanne Landre n'est pas de cet avis, puisqu'elle nous raconte le roman d'un poilu et de sa marraine qui ne se sont jamais vus, mais qui, à force de s'écrire des lettres, finissent par s'adorer.

Puissance de la littérature!

La mort héroïque du soldat nous prive d'un dernier chapitre que l'auteur eût consacré à un mariage qui « était dans l'air... et combien!

Voilà donc un livre qui finit mal... A moins qu'on ne pense qu'il finit bien, car après s'être si dloquemment écrit, n'était-il pas à craindre que les deux amoureux, enfin réunis, n'eussent plus rien trouvé à se dire.

Le Cœur au loin, par M. MARCEL BOULENGER.

C'est un émouvant petit volume dans lequel M. Marcel Boulenger a noté, en de courts chapitres, ses impressions de guerre. C'est le jour de la mobilisation, à Chantilly; ce sont les adieux de l'auteur à son cheval réquisitionné; ce sont d'exquis aspects du Pays de Sylvie menacé par la horde teutonne et que M. Marcel Boulenger aime avec tendresse... livre d'un sentiment profond, d'une poésie pénétrante et (nous n'élèverons personne) d'une forme accomplie.

Chroniques françaises (1914-1915), par M. ABEL HERMANT.

Comme les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits articles font les gros bouquins. L'an jour le jour du chroniqueur moderne ne vaut-il pas la peine d'être gardé en bibliothèque? C'est ce qu'a pensé M. Hermant, qui, comme tant d'autres, réunis ses « papiers » sous une couverture. Si Joinville, Froissart et les auteurs de *Œuvres de haut* ont publié leurs chroniques en livres, c'est qu'ils n'avaient pas de journaux pour les faire lire d'abord à un public quotidien. Si cet ouvrage, malgré ses mérites de fine observation et de savoureuse pensée, paraît peut-être un peu trop voisin des événements qui l'inspirèrent — et dont nous sommes encore tout surchargés — il présentera, dans quelques années, un intérêt très vif à ceux qui le retrouveront sur un rayon de livres choisis.

Aux mains de l'Allemagne, par M. CHARLES HENNEBOIS.

C'est l'un des 1.002 récits de blessés prisonniers qui courent la vie douloureuse des camps allemands. Tous ces livres auront leur beauté, leurs traits communs, leurs lignes parallèles. On ne décrit pas le chemin du Calvaire de deux façons. Il y a toujours les « Trois chutes », le « Mouchoir de Véronique » et le « Voile du Temple ». Pourtant, M. Chennobois ne dit pas : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et il ne meurt pas sur la croix de fer. Son « Retour en France » suffirait, par les pages qu'il inspire à l'auteur, à donner sa raison d'être à ce livre qui saigne, mais qui ne pleure pas.

Nous nous rendons devant le crime, par M. PAUL-HYACINTHE LOISON.

L'auteur pensait, avant la guerre, à un rapprochement possible avec l'Allemagne. Il n'y pense plus : il n'y pensera plus. A des neutres notoirement, d'illustres aînés, à de barbares ennemis, il a écrit sa juste haine du Boche et pourquoi il ne les aimera plus jamais. Les réponses sont au dossier et forment un prisme multicolore qui jette des feux radieux ou... troubles. En somme, un livre pour répondre à Romain Rolland, et, comme dit Emile Verhaeren, préfacer, « à son erreur ».

Pourquoi l'Italie est notre alliée, par M. CHARLES DE SAINT-CYR.

« Il y a de la matière », disent les littéraires, en parlant de ce livre à qui sera lent de l'acheter. Le drame-roman-tragédie-épopée de Garibaldi, tout ce qui coula de sang italien sur nos champs de bataille en 1870-71, la jeune Italie, depuis lors — et qui est devenue une belle personne — les liens fleuris qui la relient à nous par-dessous les chaînes de la Triple Alliance, l'impérissable fraternité latine, la *Marseillaise* enroulée au glorieux mirliton de la colonne Trajane... De l'histoire, enfin! Mais puisée au bon tonneau. Le vin lyrique du cœur à cœur franco-italien.

Images Historiques (les cinq premiers fascicules).

Sous le titre général : *Images Historiques*, voilà deux fascicules pour prendre place dans le mémorial des cités ravagées : *Reims avant la guerre* (Max Sainsaulieu), *Saisons avant la guerre* (Etienne Moreau-Nélaton); et deux autres : *la Marseillaise et le Chant du Départ* (René Brancourt) et *Un Sacre royal dans la cathédrale de Reims* (Gaston Schaefer). Ce sont lectures bonnes à faire entre le communiqué. Ajoutons la *Colonne de la Grande-Armée* (L. de Lanza de Laborie), et attendons l'Arc de Triomphe.

Le Coupe-Papier.

LA QUESTION DES LOYERS

La situation faite aux propriétaires

Le rapport présenté sur la question des loyers par M. Abel, député du Var, au nom de la commission du budget consultée pour avis, sera distribué aujourd'hui à la Chambre. Il conclut à l'adoption du texte rapporté par M. Edouard Ignace au nom de la commission de législation civile et dont nous avons indiqué hier les grandes lignes des dispositions nouvelles concernant les propriétaires et les petits locataires.

Pour les premiers, une convention est prévue avec le Crédit Foncier dans le but de mettre immédiatement à leur disposition, sous forme de prêts remboursables en trente-cinq annuités, des ressources leur permettant de sortir de la gêne qui peut résulter de la perte totale ou partielle de leurs loyers.

M. Abel indique qu'au cours de la quatrième année qui suivra la cessation des hostilités tous les prêts seront revisés. Si le revenu imposable de l'emprunteur qui, lors de l'admission au prêt, ne doit pas dépasser 6.000 francs, s'élève alors au-dessus de cette somme, l'emprunteur supportera seul la charge de toutes les annuités qui dans le cas contraire devaient être à la charge de l'Etat.

Cette révision est justifiée, dit le rapporteur, par la nécessité de tenir compte des changements que la guerre ne manquera pas de produire encore dans les fortunes. Mais pour ne pas troubler le régime hypothécaire, cette révision fixera définitivement les obligations respectives des propriétaires et de l'Etat à l'égard du Crédit Foncier.

M. Abel examine en dernier lieu les dispositions concernant les petits locataires, ceux dont le loyer pour Paris est fixé à 600 francs au maximum.

Il insiste ainsi la mesure qui fera payer par l'Etat et le département deux cinquièmes des loyers aux propriétaires des petits locataires.

Pour l'Etat, dont l'un des devoirs supérieurs est d'assurer la paix publique, ce paiement constituera la *rançon sociale*. Pour les propriétaires, il aura la valeur d'une rémunération transactionnelle du service rendu à l'Etat, en conservant, dans leurs immeubles, des locataires dont la solvabilité est au moins douteuse. Pour les locataires enfin, ce sera la certitude de conserver un logement où ils pourront, délivrés jusqu'après la fin de la guerre du souci de leurs loyers, attendre, avec moins d'inquiétude, le retour à la vie normale.

Avec le gouvernement, nous avons la ferme confiance que cette offre sera acceptée avec empressement par le plus grand nombre des propriétaires des petits logements, heureux de profiter d'une combinaison qui leur assurera des revenus réduits sans doute, mais certains.

En terminant, M. Abel dit que la commission a voulu « mettre un terme à des conflits qui pourraient, à la longue, devenir des fermentes de discorde civile » et que le projet soumis au Parlement « a été dicté par un souci constant d'apaisement et de justice ».

Les hôteliers réclament

leurs hôtels réquisitionnés

Hier, a eu lieu au Grand-Hôtel, sous la présidence de M. Lequime, une réunion de la commission permanente des Hôteliers Réquisitionnés.

Le président a mis l'assemblée au courant des démarches faites par la commission auprès des pouvoirs publics et a rendu compte de leurs résultats.

Il y a loin, dit le président, des promesses qui nous ont faites à la réalisation de nos espérances. Nous avons l'impression que le désir du Service de santé est de laisser traîner les choses le plus longtemps possible et de reculer le règlement des réquisitions. Si nous n'y prenons garde, dit-il, nos maisons ne seront pas mûres à recevoir les étrangers qui viendront visiter la France dès que l'accès leur en sera rendu possible, alors qu'il y va de notre intérêt de poursuivre la désinfection des hôtels.

MM. Boivin-Champeaux et Peyronnet, sénateurs; Lairolle, Fernand Bruu, Brizon, Claustral, députés, donnent aux hôteliers des explications très écoutées, et finalement l'assemblée déclare s'en rapporter à ces parlementaires pour mener à bien la solution de cette irritante question des réquisitions qui menace de paralyser la reprise économique des affaires.

Nouvelles parlementaires

La coordination des efforts militaires des Alliés

La commission sénatoriale de l'armée a entendu hier le président du Conseil, le ministre de la Guerre et le sous-secrétaire d'Etat aux Munitions sur le rapport de M. Cervaix, relatif aux effectifs.

Le président du Conseil a fourni, en outre, un certain nombre de renseignements sur la coordination des efforts militaires des Alliés.

La taxation des denrées

La commission du Sénat chargée de l'examen du projet de loi relatif à la taxation des denrées, qui, en majorité, s'était montrée hostile au texte voté par la Chambre, a entendu hier sur cette question le ministre de l'Intérieur et le ministre du Commerce.

A la suite d'un accord entre la commission et le gouvernement, un texte transactionnel a été rédigé.

Ce texte admet la taxation pour un certain nombre de denrées et substances déterminées, notamment le sucre, le café, l'huile, l'essence de pétrole, le bois de chauffage, l'alcool à brûler, les pommes de terre, les œufs, le lait, le beurre, les fromages, certains légumes secs, les légumes secs, le vin, le cidre, la margarine, le graisse, pendant la durée de la guerre et les trois mois qui suivront.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le sous-lieutenant Jacques Pottou-Duplessy, du 8^e régiment d'infanterie, frère de l'ancien député d'Angoulême et candidat aux dernières élections législatives en Charente, déjà cité à l'ordre du régiment, vient d'être cité à l'ordre de l'armée en ces termes :

« Le 30 février 1916, l'ennemi ayant pris pied dans des tranchées à la faveur d'un bombardement extrêmement violent, a, par son attitude énergique, maintenu la plus grande cohésion parmi ses hommes et, à leur tête, a reconquis une position momentanément perdue, donnant ainsi à tous l'exemple du sang-froid et de la bravoure. »

— Mme la générale Moussy, veuve du héros d'Ypres, revenant de Nice, est arrivée à Paris, où elle séjournera quelques jours avant de rentrer à Brest.

MARIAGES

— En l'église Saint-Honoré d'Eylau vient d'être béni le mariage de M. Pierre Muzet, ancien élève de l'Ecole polytechnique, avec Mlle Seydoux, fille de M. Seydoux, régent de la Banque de France, décédé.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Cyrille Girard, décédé, âgé de quatre-vingt-quatre ans, ancien député, ancien trésorier-payeur général;

De Mme Jean Lhermitte, femme du docteur Lhermitte, ancien chef de laboratoire à la Faculté de Médecine de Paris, décédée à Bourges, le 9 avril;

De la baronne de Fourmont d'Agny, mère de la comtesse René Clauzel;

De Mme Paul du Boys, née Graef, femme de l'ingénieur des ponts et chaussées, a succombé en son domicile, boulevard Saint-Germain;

De Mme veuve Delamarre, mère du docteur Gabriel Delamarre, actuellement à l'hôpital V. R. 64;

De M. Georges Chénissou, juge au tribunal de commerce, décédé à Orléans à soixante-sept ans;

De second lieutenant John Egerton, fils unique de sir Egerton, ancien ambassadeur d'Angleterre à Rome, et de lady Egerton, fille du prince Nicolas Lebanow-Rostowski.

EXPOSITIONS

Une exposition s'ouvrira dans les premiers jours de mai, sur la Terrasse des Tuileries et dans les salles du Jeu de Paume. Elle comprendra, sous le titre : « La Cité reconstruite », tout ce qui concerne l'habitation et les travaux publics.

M. Georges Ruster est président du comité d'organisation, et M. L. Gaudier, secrétaire général. Ajoutons que l'organisateur, M. Edouard Tignon, l'administrateur général, est bien connu des Parisiens qui n'ont pas oublié sa dernière exposition des Arts du Travail en 1912.

A la même époque et dans le même jardin aura lieu une autre manifestation économique : l'Exposition documentaire et comparative pour la diffusion des produits français et le boycottage des produits boches démasqués. Nous en avons du reste déjà parlé à nos lecteurs.

Le Salon des femmes peintres et sculpteurs

Quatre cent cinquante numéros au catalogue, c'est un fort beau résultat pour une exposition de guerre. Car elle est aussi — et un peu — de guerre, l'exposition des femmes peintres et sculpteurs, que l'on peut visiter pour quelques jours aux Galeries Georges Petit. S'il s'y rencontre des fleurs épanouies, des allégories aimables et de riants portraits, on y peut (on y devrait) trouver la transposition, en l'œuvre d'art, de cette immense et inépuisable pitié des femmes françaises pour le héros de France, pitié qui, par ailleurs, s'exprime si magnifiquement, par les gestes utiles du dévouement fraternel.

Le Salon des femmes peintres et sculpteurs a dû, faute de place, être sévère en son recrutement. Cette contrainte, disons-le, lui a porté grand profit. Ainsi sélectionné, gagnant en expression ce qu'il perd en effectif, il plaira sans fatiguer. Mais il est à craindre pour lui qu'après la guerre les « réformés » ne demandent à reprendre du service. — P. F.

La Bourse de Paris

DU 10 AVRIL 1916

La première séance de la semaine n'a pas présenté plus d'animation que les précédentes, et, à quelques rares exceptions près, les cours se sont éloignés guère de leur niveau de samedi dernier. Parmi ces exceptions, notons tout d'abord le perpétuel, qui abandonne une vingtaine de centimes à 62,65. Par contre, dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure gagne la même fraction à 94,50. De même le Russe 1906 passe de 75,55 à 75,75.

Aux sociétés de crédit, la Banque de France s'améliore de 4,755 à 4,775. De son côté, le Crédit Lyonnais progresse à 1,050.

Parmi nos grandes Chemins, le P.-L.-M. reste à 900, 10 Midi à 935, l'Ouest à 605.

En cuprifères, le Rio s'alourdit à 1,750; Boléo, 775.

Sur le marché en banque, la Toula progresse à 1,080, Bakou reste à 1,370.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,65; Suisse, 116 1/2; Amsterdam, 260; Pétersbourg, 188 1/2; New-York, 601 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 581.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

fait des objections au projet Honnorat

A la séance tenue hier par l'Académie des Sciences, M. Ch. Lallemand a combattu la proposition récemment déposée devant le Parlement tendant à avancer d'une heure toutes les horloges pendant l'été et à introduire ainsi chez nous l'heure allemande.

« Cette mesure, dit-il, fausserait d'une manière inacceptable et sans utilité démontrée, les notions séculaires que représentent les mots *midi* et *minuit*. Un écart intolérable de trois heures par exemple apparaîtrait à Brest à certains jours de l'année entre les deux moitiés théoriquement égales de la nuit et du jour respectivement séparées par les heures nominales nouvelles 0 et 12.

« On serait obligé de conserver l'heure normale actuelle pour les besoins de la science et ceux de la navigation, ainsi que pour les relations internationales, ferroviaires et télégraphiques. Il en résulterait une dualité d'heures qui, dans la pratique, serait une source de confusions.

« La réforme n'aurait, d'autre part, que des inconvénients pour les masses rurales, qui constituent le fond de la population française et qui continueraient à se lever et à se coucher avec le soleil.

« Elle serait aussi dépourvue d'intérêt pour les usines et les établissements où le travail se poursuit jour et nuit d'une manière continue et par voie de roulement.

« Resistent les établissements de nuit, restaurants, cafés, théâtres, concerts, cinémas, etc., que l'on trouve seulement dans les grandes agglomérations. Pour tous ces établissements le bénéfice de santé et l'économie d'argent que l'on attend de la mesure projetée pourraient être obtenus de leur fermeture, sans qu'il fût besoin de troubler les habitudes de la population tout entière. »

Petite gazette de la Comédie

Pour sa quatrième matinée classique du samedi, la Comédie a donné *Brutus* précédé du *Luthier de Crémone* et suivi de *Poil de Carotte*. Mme Louise Silvain interprétait Agrippine pour la première fois, succédant à Mme Weber et à Mlle Madeleine Roch. Cette dernière n'a joué le rôle que deux fois, ce n'est pas suffisant pour établir solidement un personnage. J'ai souhaité, j'ai réclamé *Valterance*; il ne faut cependant rien exagérer, et s'il est naturel de décrier un roulement à propos de rôles sans par les sociétaires du même emploi, il convient cependant, lorsqu'un artiste s'essaye dans un rôle nouveau pour lui, de lui fournir un nombre de représentations lui permettant d'amener au point, avec la collaboration des spectateurs, l'ébauche des répétitions; on ne peut achever le travail que devant le public.

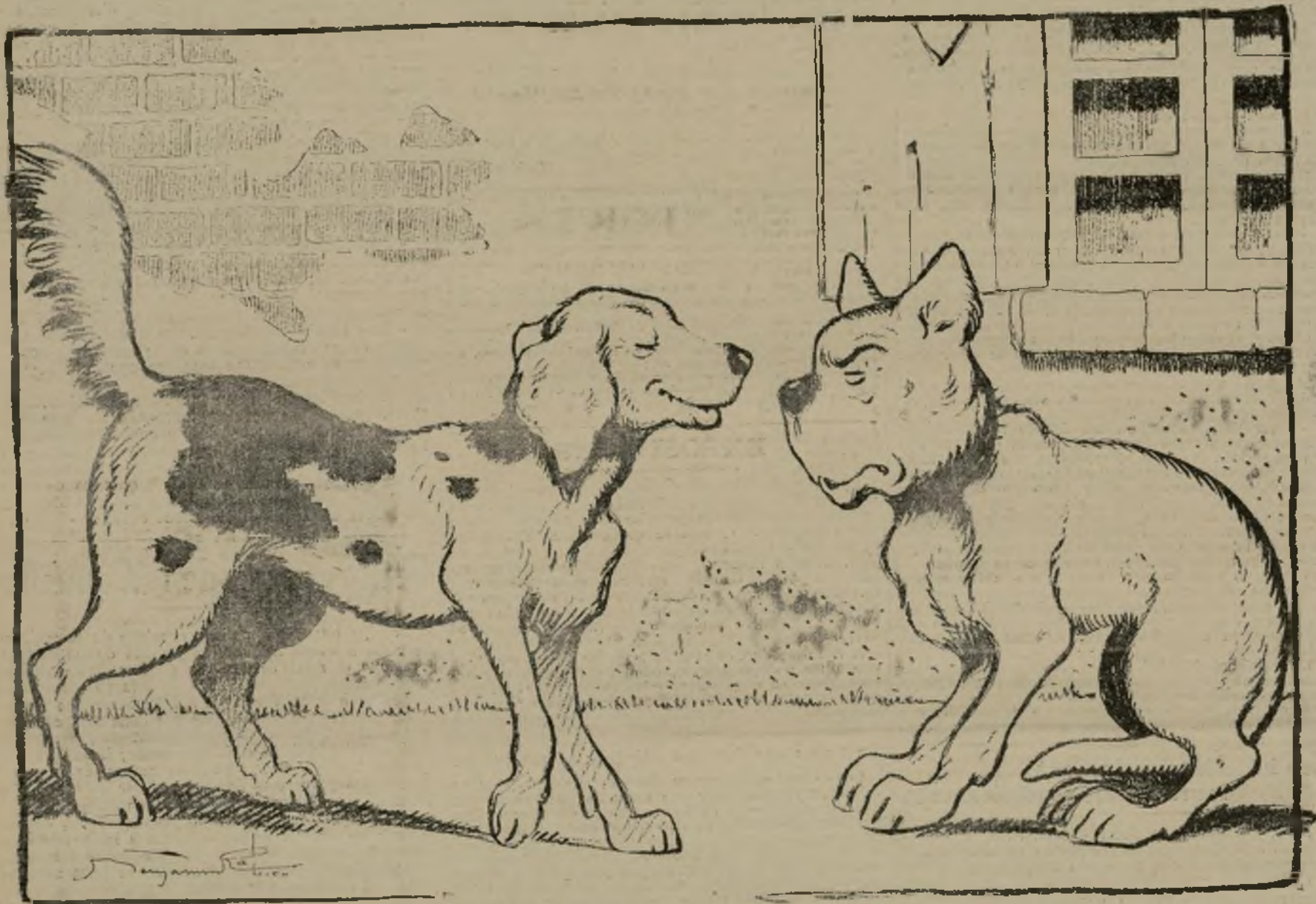
Dimanche soir, les *Affaires sont les Affaires* reparessaient sur l'affiche; en matinée on avait représenté les *Caprices de Marianne* et *Mademoiselle de La Seiglière*. Je voudrais, au sujet de la pièce de Jules Sandeau, dire un mot concernant les « coupures de guerre » de la Comédie. Il en est peut-être d'excusables, et j'admets à la rigueur, dans *Mademoiselle de La Seiglière*, la suppression du passage où Hélène s'attendrit à l'évocation des jours vécus à Nuremberg; j'admets encore la coupure de la réplique du marquis à Jasmin, au 1^{er} acte, avant de dire : « Sers le café... » surtout lorsque je songe au pauvre interprète du rôle du domestique avant la guerre, à ce brave Reynal; mais n'est-ce pas de l'entêtement de supprimer, au 1^{er} acte, dans le rôle de Raoul de Vaubert, ce membre de phrase : « Le temps des grandes guerres est passé... », et plus loin, au 3^e acte, d'empêcher Hélène de dire à Bernard : « La guerre est finie, on ne la recommencera pas pour vous. » Notez que *Mademoiselle de La Seiglière* se joue en costumes et que l'action se passe en 1818! Qu'y a-t-il de choquant dans les phrases citées? A-t-on peur d'amollir les coeurs en laissant dire sur la scène de la Comédie-Française par des comédiens vêtus à la mode de Louis XVIII que, sous la Restauration, le temps des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire était passé!

Cette représentation de dimanche ramène mon attention sur un fait que je n'avais pu encore commenter ici : le départ de Mlle Du Minil. L'intéressante artiste était remplacée dans les *Caprices de Marianne* et dans *Mademoiselle de La Seiglière* par Mme Dux et par Mme Suzanne Devoyod, toutes deux parfaites, je l'ai constaté. Il n'en demeure pas moins vrai que la façon dont on s'est prématurément privé des services de Mlle Du Minil reste sans exemple dans l'histoire de la Maison. On n'a moralement le droit de mettre un sociétaire à la retraite d'office que dans deux cas : déchéance physique; déchéance intellectuelle, cérébrale. Or, Mlle Du Minil est plus jeune que les personnages qu'elle avait mission de représenter, voilà pour le physique. Et comme on l'a nommée professeur au Conservatoire, je ne crois pas que l'on eût osé confier une tâche aussi délicate que la formation de jeunes talents à une personne dont les facultés seraient affaiblies.

Emile Mas.

L'optimiste et le pessimiste

Par BENJAMIN RABIER



Les chiens n'ont pas besoin de la parole pour exprimer leurs opinions.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 11 AVRIL 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XVII

Les fiançailles

Mais à peine arrivait-elle devant l'entrée de la ferme qu'un couple qui sortait vint l'obliger à serrer son frein, puis à faire un crochet brusque sur la gauche pour éviter une rencontre.

En passant, elle dévisagea le jeune homme et la jeune fille qui lui avaient barré le chemin.

Puis elle appuya sur les pédales afin de s'éloigner plus vite.

Après le premier tournant de la route, elle prit tout d'un coup un sentier à gauche pour disparaître dans les champs, en se couchant derrière un buisson.

Son apparition avait été si soudaine que Lison et Robert — car c'étaient eux — en étaient demeurés surpris.

Mais ils avaient tant de choses à se dire encore avant de se séparer que le passage rapide de cette cycliste inconnue ne devait guère les préoccuper longtemps.

Robert Darney allait prendre, le soir même, le train pour Paris, afin de parler à ses parents de tous les détails de son mariage.

Il comptait revenir avec eux dans dix jours, au plus. Il avait hâte de leur faire connaître Lison.

Pour elle, le souci de sa robe de mariée et de son trousseau venait se mêler à tout son bonheur.

Et elle rappelait à Robert les choses indispensables qu'il devait commander pour elle dans les magasins de Paris.

Lison voulait faire digne figure en entrant dans cette famille si riche et dépensait en toilettes toutes ses économies.

Robert, au contraire, désirait payer lui-même les achats qu'il était chargé de faire.

C'était leur première petite querelle de futur ménage, querelle très douce.

Mais Lison avait sa fierté ! Enfin, ils se séparèrent d'accord.

Le jeune homme s'en fut d'un grand pas joyeux vers la ville.

Elle reprit lentement, en songeant à toutes les joies futures, le chemin du Mas des Oiseaux.

CHAPITRE XVIII

Frieda l'espionne

Mais Lison, seule, n'avait pas fait cent mètres sur la route que le son clair du timbre d'une bicyclette vint l'inviter à se retourner.

Et, soudain, elle vit à ses côtés la cycliste en jupe grise qui sautait à terre, et, sans plus de façon, commençait à l'interroger :

— Mademoiselle Lison Bergère ? demandait-elle.

— Oui ! répondit Lison, étonnée.

Elles étaient maintenant toutes deux arrêtées sur la bordure du chemin, au pied d'un platane, où l'inconnue appuyait sa machine, tout en souriant à la fiancée de Robert.

Puis, cela fait, elle dit soudain, très aimable :

Ayuntamiento de Madrid

— Mademoiselle Lison, comment trouvez-vous mon costume de sport ? Vous le reconnaissez sans doute, c'est un modèle en soie que j'ai acheté il y a six mois chez Mandel et fils, à Francfort !

Lison, toute pâle, ne savait que répondre.

— C'est vrai, je suis sotte ! continuait l'inconnue avec aisance ; quand je l'ai pris, vous aviez déjà quitté la maison depuis la guerre, mais je pensais qu'avant vous aviez créé ce modèle qui était resté...

— Qui êtes-vous donc ? demanda enfin Lison avec inquiétude.

— Permettez-moi de me présenter : Mademoiselle Frieda Brandt, de Berne... Vous voyez, je ne suis pas Allemande, mais neutre !... Mon père est Suisse, et si ma mère est née à Francfort, moi j'ai la même nationalité que mon papa...

— Alors, que me voulez-vous ?

— Mais rien que causer un peu avec vous, mademoiselle Lison, de beaucoup de choses...

— Ma mère, comme je vous l'ai dit, est née à Francfort... C'est pour cela que je connais les Mandel.

— Ils savent que leur fils est prisonnier à Marselle.

— Moi, j'ai la poitrine délicate, je passe toujours l'hiver et le printemps dans le Midi de la France. Alors ils m'ont chargé d'avoir des nouvelles de leur Karl...

Frieda Brandt semblait vigoureuse et forte. Elle dominait Lison presque de la tête. Elle n'avait certainement pas dépassé la trentaine, et la coupe de son visage, comme son allure, dénotaient une Allemande, quoique, sans accent, elle s'exprimât dans un français des plus corrects.

— Vous pouvez dire aux Mandel, répondit Lison, qu'ils ne s'inquiètent plus de leur fils... Et j'espère que tous les barbares, tous les bandits,

THÉÂTRES

LE GYMNASSE A REPRIS « LE RUBICON »

Le théâtre du Gymnase a repris *le Rubicon*, trois actes de M. Edouard Bourdet qui furent présentés au public, au début de 1910, sur la scène du théâtre Michod et que les inondations firent passer aux Variétés.

Nous y retrouvons Mlle Madeleine Lely, qui érige le rôle d'Isadora de Germaine Glanville et fit applaudir une fois de plus son admirable jeu, fin, nuancé, expressif, léger et spirituel. A côté d'elle, MM. Gaston Dubois, Henry Roussel, Mmes Louise Marquet et Emy Nalior ont participé avec entrain au succès de cette comédie, qui comporte une situation exceptionnelle et de nombreux éléments de gaieté égrenés sur l'une et l'autre rive de ce *Rubicon*. — P. B.

La matinée Isadora-Duncan fut un double succès. — La maîtresse Isadora-Duncan, donnée au bénéfice de l'Armée française, a obtenu un très grand succès au double point de vue artistique et financier.

Malgré les frais relativement importants qu'entraînent l'orchestre de cent musiciens, les répétitions, la publicité, le chauffage, l'éclairage spécial, etc., les organisateurs escomptent un bénéfice net, au profit de l'œuvre, d'environ 12.000 francs.

Il faut dire que la public, heureux de fêter la grande artiste, qui n'avait pas reparu depuis longtemps sur une scène parisienne, lui a fait un accueil véritablement enthousiaste.

Le spectacle honoré de la présence du ministre et du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, de M. Camille Picard, et précédé d'une allocution fort applaudie de M. J. d'Estournelles de Constant, a été l'occasion de manifestations sympathiques et renouvelées en faveur d'Isadora Duncan.

Le jeune maître Dumesnil a conduit l'immense orchestre avec une intelligence qui le place au rang de nos grands chefs d'orchestre.

Quant à M. Albert Lambert fils, qui dit plusieurs poèmes de Victor Hugo et René Fouches, son triomphe égale celui de Mouvet-Sully aux plus beaux jours.

Les Capucines. — Le théâtre des Capucines fera relâche à partir de ce soir pour les répétitions générales de son nouveau spectacle, dont la première représentation aura lieu vendredi prochain. Ce spectacle, monté par M. Berthez avec son soin artistique habituel, se composera d'une revue en deux actes de MM. Hugues Delorme et G.-A. Carpentier, *La pouce*, d'une comédie de MM. Yves Miranda et Henri Grouelle, *Mon Amie fait du théâtre*, et d'un prologue de M. Louis Hénin, *Cinq minutes à l'opéra*.

Mme Capucine, l'exquise fantaisiste si aimée du public, fera sa rentrée aux Capucines dans la revue *La pouce*. On peut louer dès aujourd'hui pour la première représentation et les suivantes.

MARDI 11 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 heures, *l'Anglais tel qu'on le parle*, *Electre*, *le Baiser*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — Relâche.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nana* (sèche Guitry, Charlotte Lysès). (Dernière.)

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Cocarde de Mimi Pinson*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Coq en pâte*.

Capucines (tel. 156-30). — Relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat. et dim. mat.), *les Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Larde*.

Le Maquet. — Une revue d'amour, *la Lanterne* (mat. mer., et dim.).

Gymnase. — A 8 heures, *le Rubicon*.

Théâtre Michod. — A 8 h. 30, *la Fête intérieure*, *l'Avion 188*, *une petite femme forte* (Moro, Diéterle).

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — Mercredi, *Alcibiade*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Pottu*; *Hortense a dit*; *l'Enfer* (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

l'Enfer (mat. et dim.).

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.
Triada-Lyrique. — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.
Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Une Aventure de Mme Favart*.
Départes. avec G. Mark et ses lions, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Roses de la vie*.
Président et généralissime aux armées. Loc. 4, r. Poissonnière, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palé. — Pendant la bataille (drame), *les Mystères*, la golette la « Panthère », Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — La golette la « Panthère » (suite des Mystères), l'Organisation des défenses en Orient par le général Mahon.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain mercredi 12 avril, à 2 h. 1/2 : L'âme anglaise, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

LES SPORTS

PRÉPARATION MILITAIRE

Le « combat à la balonnette ». — La comité du « Combat à la Balonnette » vient de procéder à la réélection de son bureau, qui est ainsi composé : Président d'honneur : M. Hédard de Villeneuve; Président : M. Henry Palé; Vice-présidents : M. Henry Beranger, Tristan Bernard, Paul Eschard, Henri Galli, Joseph Reinach; Délégué général : M. Georges Lemaire; Trésorier : M. Ernest Gay; Secrétaire général : M. André Gaudier. Parmi les membres nouveaux : M. le commandant Sillon, membre du comité d'honneur; M. le docteur Reilly du Coteau et M. le docteur Henriques de Zubiria, membres du comité. Ajoutons que la troisième liste de souscription s'élève à 1.155 fr., ce qui fait un total, avec les listes précédentes, de 10.672 francs.

MOTOCYCLISME

La course de côte Gilly-Burtigny. — A Genève, le moto-club des Français organise pour le 7 mai, avec le concours de l'Auto-Sport, une course internationale de côte pour motocyclistes de 250, 350, 500 et 750 centimètres cubes de cylindres et pour side-cars de 500 et 750 centimètres cubes, sur le parcours Gilly-Burtigny, près Rolle, d'une longueur de 3 kilomètres 300 avec pente moyenne de 6.85 0/0, pente maximum 9 0/0.

Les motocyclistes seront répartis en trois classes : professionnels, représentant les constructeurs; classe sports, avec machines construites pour la vitesse; classe amateurs, avec machines cataloguées à l'usage du tourisme.

AVIRON

Une course d'ancêtres. — L'ancien rameur professionnel Jim Riley veut de donner un prix de 10.000 fr. pour une course à l'aviron qui aura lieu sur le lac Léman, dans sa propriété, près du lac Saralogo. Sont invités à y prendre part les rameurs professionnels ayant été titulaires d'un championnat et âgés d'au moins 65 ans.

ESCRIME

Les candidats à Saint-Cyr. — Dimanche a eu lieu, salle Rouleau, le concours de fleuret et d'épée, présidé par M. Lami, assisté du colonel Berné, du lieutenant Desforges, du 51^e d'infanterie, de MM. Bonnet, Sillard, P.-G. de Corniche, Résultats :

Fleuret. — 1. De Guichen (Sainte-Genève), 2. Morel (Sainte-Genève), 3. Van Aertselaer (Massillon), 4. et prix de tenue, Pène (Condorcet), 5. Laferrère

(Condorcet), 6. Brogeault (Saint-Louis), 7. Delarue (Condorcet), 8. Savary (Condorcet), 9. Mukel (Condorcet).

Epée. — 1. Van Aertselaer, 2. de Lenoncourt (Sainte-Genève), 3. de Guichen, 4. Brogeault. Autres tireurs : de Somer (Massillon), Cogombles (Sainte-Genève), Laferrère (Condorcet).

Communiqués

Une exposition de cartes illustrées de la guerre, dessinées et peintes par d'éminents artistes, sera inaugurée demain mercredi à l'hôtel Ritz. Mmes W. K. Vanderbilt, Harry Payne Whitney, Blair Fairchild et Edith Wharton, dont les noms sont aussi répandus dans le monde élégant de Paris et de New-York que dans celui de la charité, ont bien voulu mettre leurs très belles collections à la disposition des organisateurs. Toutes les cartes exposées ont été exécutées sous le contrôle du Comité des étudiants américains de l'Ecole des Beaux-Arts, dont M. Whitney Warren est président.

On ne vendra aucune carte à l'exposition, et aucun droit d'entrée ne sera perçu.

L'Ouvrier Départemental de l'Aisne, qui a pour but de venir en aide aux victimes de la guerre de ce département, serait reconnaissant aux personnes qui n'ont pas de fils ou de frères et seraient heureux d'en avoir de lui faire connaître leur désir.

Plusieurs écoles du Centre et du Midi de la France ont adopté un fillet par classe, ce qui ne constitue pas une trop lourde charge, ni pour la maîtresse, ni pour les élèves, et permet de venir efficacement en aide à nombre de nos braves, que l'ouvrier a le regret de ne plus pouvoir aider lui-même, faute de ressources suffisantes.

Adressez les demandes à Mme Renard, inspection académique, Château-Thierry (Aisne).

L'Ouvrier départemental de l'Aisne reçoit avec reconnaissance les dons en argent et en nature lui permettant de secourir les misères qui sollicitent son intervention.

Une nouvelle laque. Le Parti Français, vient d'être créée. Son siège est boulevard Perdre, 194. Son but est : une lutte sans merci contre l'invasion commerciale allemande.

Le Comité National d'Action pour la Réparation intégrale des Dommages de guerre vient d'obtenir le relèvement du taux des indemnités de déplacement et de séjour des membres des commissions d'évaluation.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement
CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS : 8 RUE VIVENNE, PARIS.



Le gérant : VICTOR LAVERGNET.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

qui, comme lui, ont envahi la France, ne reviennent pas raconter leurs forfaits de l'autre côté du Rhin... pas plus qu'il ne pourra le faire lui-même...

Et Lison, maintenant pourpre de colère, voulut reprendre son chemin.

Mais Frieda Brandt se plaça devant elle pour l'empêcher de passer, et continua :

— Je viens de Marseille, j'ai pu parler en cachette, hier, à un prisonnier, à un camarade de Karl... Je sais qu'il s'est évadé pour venir vous rejoindre... Avant de partir il a dit à ses amis où il comptait trouver un refuge... près de vous...

« Et grâce à vous aussi il pensait pouvoir gagner l'Espagne. »

« J'ai su de même votre adresse... Et maintenant où est Karl, et qu'avez-vous fait de lui? »

— Allez voir au cimetière s'écria Lison, avec un geste emporté... Allez voir sa tombe qui est encore fraîche...

— Je l'ai vu! répondit Frieda, avec une flamme de haine dans les yeux.

— Alors que voulez-vous me demander ici?... Et quelle besogne infâme êtes-vous venue accomplir en France? »

« Vous êtes une espionne, sans doute!... Vous êtes Suisse naturellement, et vos papiers doivent être en règle... Mais à la vérité vous êtes Allemande... »

« Et vous ne craignez pas que je vous dénoncerai? »

— Vous avez gagné votre pain en Allemagne, à un foyer allemand, et les Mandel allaient faire de vous leur fille! interrompit Frieda.

— Oui, et c'est le dégoût de ma vie!... Mais je l'ai payé cher votre hospitalité allemande...

— Je sais l'histoire!... C'est de votre faute!...

— C'est de ma faute, certainement, et je l'ai expiée, ma faute... Pourtant, je ne faisais pas de

l'espionnage en Allemagne, moi, comme vous devez en faire ici... On pouvait librement me laisser partir avant la guerre.

— Tout cela, ce sont des paroles! Dites-moi seulement comment Karl Mandel est mort?...

— Je vais vous le dire, et sans rien cacher, encore...

« Il est venu me trouver, il a cru que je trahirai pour lui mon pays, mais j'ai crié pour appeler à l'aide et pour qu'on l'arrête... »

— Alors?...

— Alors, c'était la nuit, sur cette route, à cette place même, il a cherché à me tuer pour me faire taire... Et il l'aurait fait comme il a assassiné une jeune fille en Belgique, à Visé, comme il a dû commettre d'autres crimes avant d'être pris.

« Mais un de ses vainqueurs sur la Marne est passé, un sous-officier mutilé qui est venu à mon secours. »

— C'est celui-là qui a tué Karl?...

— Non, c'est moi!... La lutte entre eux était inégale... Le Français était sans armes et n'avait qu'un bras... Votre Karl allait le frapper avec son gourdin...

« J'ai pu me relever, prendre un revolver et tirer... C'est moi qui me suis vengée... »

— Que le malheur de mars retombe sur votre tête! s'écria Frieda.

— Quel malheur? Et Lison toujours vaillante. Ce mois de mars a vu ma délivrance et mon bonheur... Je me marie, je suis heureuse... Allez dire aux Mandel, à Francfort, tout ce bonheur qui m'arrive...

— J'irai sans nul doute!

— Et c'est pour cela que je vous laisse partir sans vous dénoncer. Je vous laisse quatre jours pour quitter la France... Dans quatre jours je dirai à Aix, à Marseille, partout, qu'il y a une

espionne qui s'appelle Frieda Brandt, en rapport avec les prisonniers.

« Dieu! là vous pouvez vous mettre à l'abri, et fuir... »

« Si je vous fais grâce, c'est pour que vous serviez ma vengeance... »

« Et dites surtout là-bas que je suis heureuse de ce que j'ai fait... »

— Nous nous reverrons, mademoiselle Lison! dit Frieda en reprenant sa bicyclette.

Et elle s'en fut à toute vitesse sur la route blanche, pédalant avec la force d'un homme, dans la direction d'Aix.

Lison revint au Mas des Oisieux et son premier soin fut d'écrire à Robert une longue lettre.

Elle lui dit tous les détails de son étrange rencontre.

Elle avait quelqu'un maintenant à qui se confier entièrement.

Puis, après dîner, elle se coucha très vite pour rêver de son bonheur futur, en évitant de songer au triste passé.

Mais le lendemain matin, se levant la première, et descendant dans la cour, elle aperçut sur la porte extérieure de la ferme un grand écriteau de papier blanc à peine cloué.

Et sur ce papier, elle put lire en allemand :

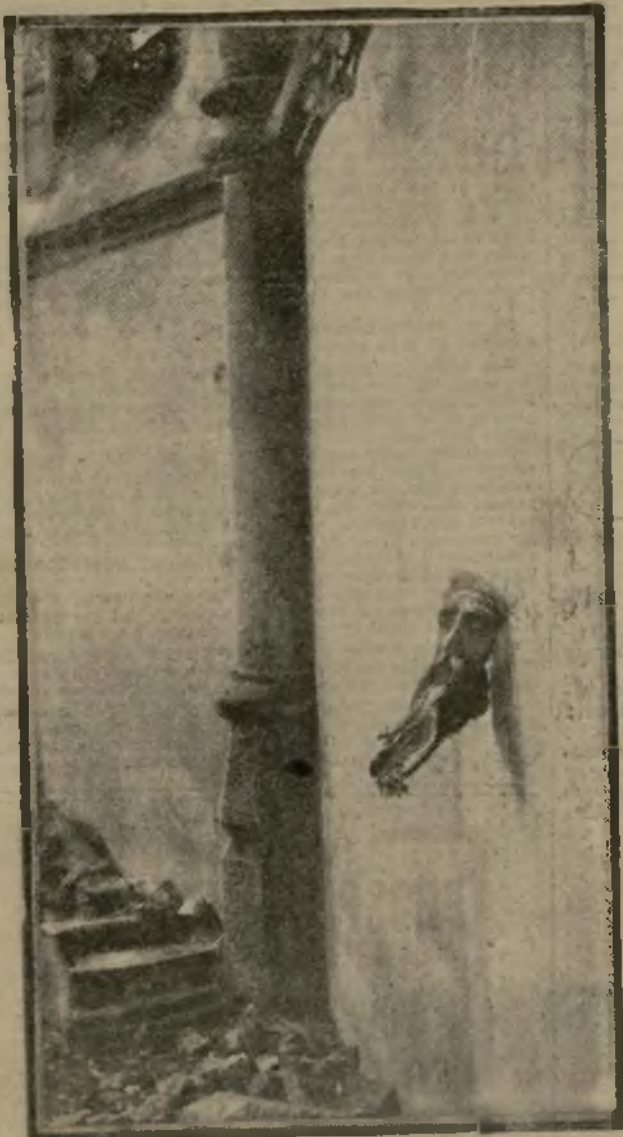
Mars, Marterer.

Mars! tourment ou martyr! C'était Frieda, l'espionne, qui était revenue, et qui avait tracé sa menace.

Mais Lison sourit, en haussant les épaules. C'était avril qui venait, avril, le mois béni de son mariage avec celui qu'elle aimait, et elle se moquait bien des mauvais présages, comme elle voulait oublier son douloureux passé.

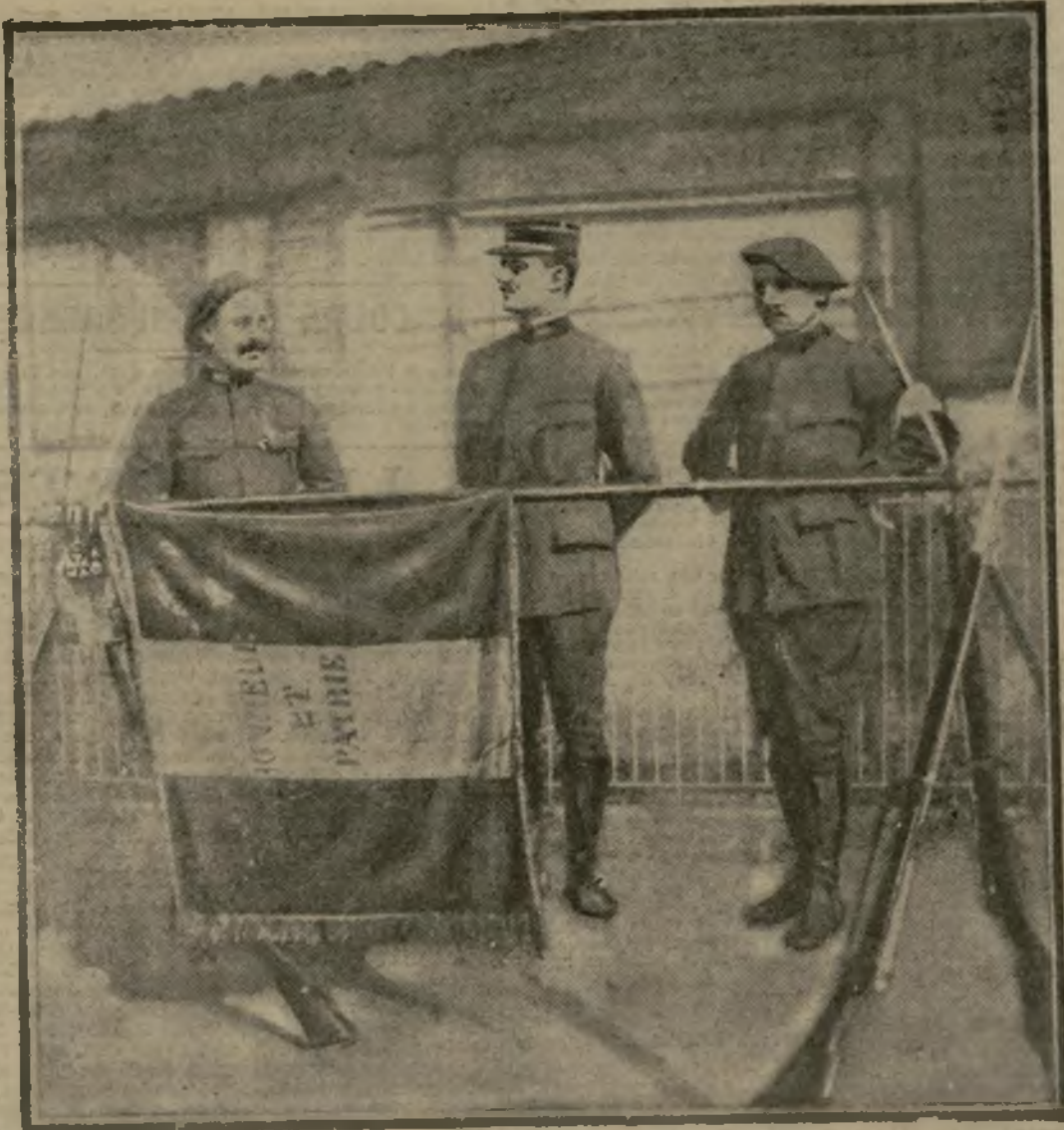
(A suivre.)

Les curieux hasards de la guerre



Dans une église des environs de Verdun, la tête d'un saint qui fut renversé par un obus est miraculeusement restée suspendue à la muraille.

Les croix d'un glorieux drapeau



Le drapeau d'un régiment de chasseurs à pied a été successivement décoré, pour faits de guerre, de la Légion d'honneur, de la médaille militaire — que l'on peut distinguer ici attachées à la hampe — et, il y a quelques jours, de la croix de guerre.

Nicolas de Mont negro au château de Mérignac



Le roi de Monténégro (X) et sa famille goûtent de plus en plus le repos en terre française, dans une propriété de Mérignac, près de Bordeaux, qui fut mise à leur disposition il y a quelques semaines.

Pour les mutilés agriculteurs



Un amputé a eu l'ingénieuse idée d'adapter aux jambes de bois une palette-sabot qui permet de ne pas enfoncer le pilon dans la terre.